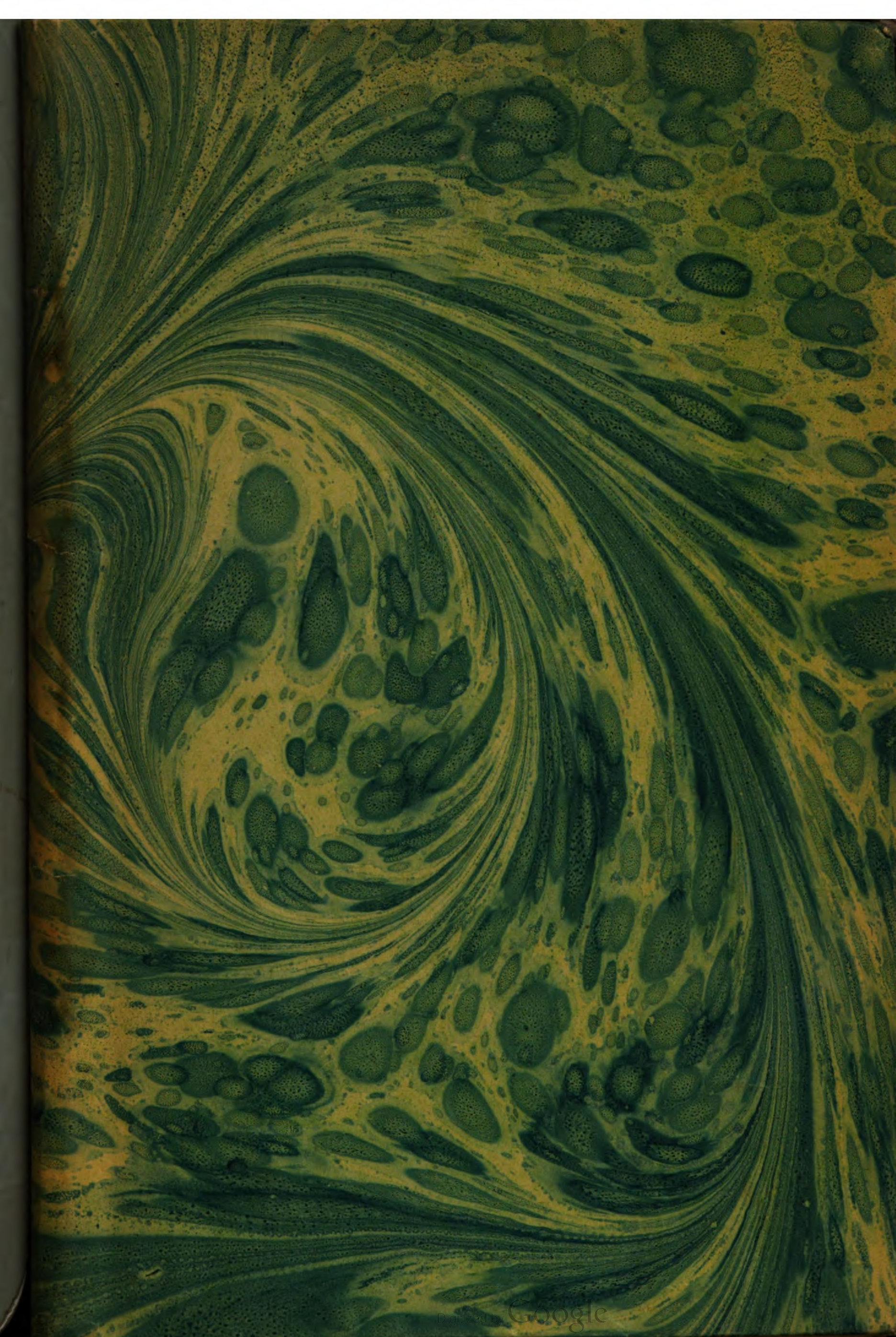






PRESERVE.
DEDICATION →
FROM [PUBLISHER]
L. WILLEM.
50 copies only

à Monsieur Anatole de Montaiglon

Hommage respectueux de

son obligé

J. Millon

SIX FACÉTIES

N° [redacted]

Collection réunie à 30 exemplaires seulement.

6098. — Paris. Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1873.

SIX FACÉTIES

IMPRIMÉES A TROYES

AU COMMENCEMENT DU XVIII[e] SIÈCLE

COLLECTION DES PIÈCES ORIGINALES

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE

PAR

ÉPIPHANE SIDREDOULX

PRÉSIDENT HONORAIRE DE L'ACADÉMIE DE SOTTEVILLE-LÈS-ROUEN



SE VEND A PARIS

A L'ENSEIGNE DU ROI D'YVETOT

7, RUE PERRONET



NODIER, qui connaissait si bien les vieux livres et les avait aimés dès sa première jeunesse, Nodier, qui, parmi toute cette ivraie, savait si bien récolter le bon grain et le trier sur le volet, avant de ranger dans son écrin de bibliophile ces trésors inconnus, qui devenaient des perles entre ses mains ; Nodier, le type et l'exemple de tous les vrais amateurs de livres, avait réservé un coin de son cœur et une tablette de sa bibliothèque pour les livres populaires.

Un jour même il forma le projet de réimprimer la *Bibliothèque bleue*, dont le premier volume parut en 1842, chez Colomb de Batines, et il écrivit pour cette publication une de ces préfaces humouris-

tiques et charmantes, comme lui seul savait les écrire.

« Tout peuple a sa poésie, » disait-il, « tous les enfants ont besoin de contes qui les amusent, les étonnent ou les effrayent ; toutes les femmes ont besoin de romans qui mêlent, à la réalité monotone de leur vie positive, les illusions d'une vie d'amour et d'aventures ; tous les hommes, et je n'en excepte pas les hommes les plus éclairés des vieilles civilisations, ont besoin d'histoires plus ou moins exagérées qui relèvent la grandeur de leur origine. La bibliothèque, qui se compose de ces traditions, est la véritable bibliothèque du peuple. C'est là qu'est empreint d'une manière ineffaçable le sceau de son caractère et de son esprit. Ces livres que dédaignent notre expérience morose et notre savoir pédantesque, archives ingénues du *bon vieux temps*, conservent en eux tout ce que la vieillesse des nations comme celle des hommes aime à conserver du passé, les souvenirs riants du premier plaisir, toutes les joies de l'âme qui s'éveille à la connoissance des choses et toutes les douleurs poignantes, mais passagères qu'un désabusement mille fois plus cruel fera trop tôt

oublier. Le style n'en est pas fort ; il manque de ces habiles artifices qu'enseigne l'étude, que l'esprit raffine et qui finissent par se substituer au travail naïf de la pensée ; mais il est simple, il est clair, il dit ce qu'il veut dire, il se fait comprendre sans efforts. On auroit peine à y découvrir quelque trait qui mérite l'admiration ; mais on auroit plus de peine peut-être à y désigner quelque passage qui exclue ou qui repousse la sympathie.... Tous les caractères distinctifs de notre vieux caractère national brillent dans les pages aujourd'hui si délaissées de la *Bibliothèque bleue,* comme les hiéroglyphes sur les Obélisques de Ramessès. Ils s'y lisent toujours ; mais il faut une âme pour les déchiffrer. Ce n'est du moins pas une peine perdue pour ceux qui daignent la prendre. Le peuple le savoit quand il jouissoit encore de ce tact judicieux et délicat qui est naturel à tous les peuples, tant qu'ils ne sont pas éclairés et corrompus.

« Maintenant, c'est autre chose.

« Grâce au perfectionnement progressif de la civilisation émancipée, le peuple ne lit plus la *Bibliothèque bleue*. Il lit des vers scandaleux, des chansons obscènes, des romans extravagants et

dissolus, les rêveries turbulentes des factieux et les rêveries impies des sophistes. La société doit marcher, elle marche et vous savez où elle va. Ce ne sont pas nos foibles mains qui pourroient l'arrêter sur la voie désespérée où le siècle l'emporte et la dévore. »

Ici je m'arrête ; car on croirait écrites d'hier ces lignes qui depuis plus de trente ans sont imprimées, et je ne veux pas répéter pour la millième fois que l'antiquité appelait du même nom le poëte et le prophète.

Les considérations trop sérieuses ne sont d'ailleurs pas de saison ici, puisqu'il s'agit d'une réunion de quelques-unes de ces pièces comiques et badines, qui provoquaient le bon gros rire de nos ancêtres.

Nodier l'avait bien prévu : tous ces petits volumes, dont la production jadis suffisait à peine aux colporteurs, qui les répandaient par milliers dans les campagnes, ces livrets joyeux ou touchants, mais qui du moins n'apportaient aucun venin dans leurs pages, cette *Bibliothèque bleue* qui enrichit des générations d'éditeurs ne devait plus se réimprimer.

Quel succès pourtant avait accueilli cette publi-

cation au commencement du dix-septième siècle, lorsqu'elle débuta par le *Roman du vaillant chevalier Ogier le Danois,* imprimé à Troyes chez Oudot, en 1606, in 4° !

Pendant plus d'un demi siècle, jusqu'en 1665, ce fut exclusivement à Troyes que s'imprima et se vendit la *Bibliothèque bleue,* chez plusieurs générations de libraires du nom de Oudot et de Garnier; puis successivement d'autres éditeurs à Paris, à Liége, à Rouen, alléchés par le succès, reproduisirent les mêmes livres, ou en ajoutèrent de nouveaux à la collection.

Mais depuis longues années on ne les réimprime plus; aussi ayant pu mettre la main sur un certain nombre d'exemplaires de ces vieux opuscules et non des moins réjouissants, oubliés dans le magasin où se sont succédé les vieux éditeurs troyens, avons-nous pensé être agréable aux amateurs, en les réunissant sous une même couverture, pour le plus grand ébattement des bibliomanes et non autres, que les papiers à chandelles réjouissent, que les têtes de clous font pâmer d'aise, que les coquilles, bourdons, maculatures ou autres fantaisies typographiques inondent d'une joie ineffable, et

qui enfin aiment à trouver, sous cette forme primitive et négligée, quelque bonne vieille facétie gauloise.

Nous devons ajouter que de ces exemplaires on a seulement gardé les meilleurs, qu'on a supprimé tous ceux qui ne formaient pas une collection complète, qu'ils sont donc en très-petit nombre et deviendront dans peu aussi introuvables que le *Psautier* de 1457, le *Tite-Live* de Suueynheym et Pannartz, ou le *Décameron* de Valdarfer. — C'est un résultat que nous appelons de tous nos vœux ; mais sans espérer être nous-même le témoin de sa réalisation.

Les pièces qui composent notre recueil sont loin d'être dépourvues d'intérêt. La première est le *Miroir des femmes*, deux séries de stances qui offrent tour à tour le portrait de la méchante femme et celui de la femme forte. Le sujet, tiré de l'Ecriture sainte, a été agrémenté par des traits de satire et des pointes burlesques, qui en tempèrent agréablement la gravité.

L'état de servitude ou *la misère des domestiques*, qui vient ensuite, est une satire réelle, prise sur le vif et qui semble écrite, non pas de main de

maître (le mot ne serait point ici à sa place), mais de main de laquais.

Que dire enfin des quatre plaquettes qui suivent. Elles concernent toutes la noble et vénérable corporation des savetiers, dont les statuts remontent au règne de Charles VII, et qui, depuis l'origine, *ont vécu avec tant de zèle, de respect et d'honneur en la conduite de leur mestier*, que ces statuts leur ont été successivement confirmés par les rois Louis XI, Charles IX, Henri IV et Louis XIV. — Corporation qui avait son rang assigné dans toutes les cérémonies et processions et jouissait du droit d'y porter la bannière à ses armes, bannière où figuraient tantôt les saints Crépin et Crépinien, tantôt des tranchets, des alênes, des bottes, des souliers, etc. Que dis-je ? à la Rochelle ils portaient d'argent à une linotte de gueules, dans une cage de sable, accompagnée de trois alênes de même, deux en chef et une en pointe !

Car MM. les savetiers étaient aussi de grands éleveurs d'oiseaux. Il n'y avait point d'échoppe qui ne fût égayée par quelque geai, quelque pie, quelque linotte habitués à siffler de joyeux refrains ou même à lancer de plaisants quolibets, qui faisaient

rire les passants. Ils n'engendraient donc point la mélancolie et, s'il s'agit de la ***manicle*** ou même des choses sérieuses du métier dans les petites brochures que nous offrons aux curieux, c'est toujours d'une manière goguenarde, plaisante, faite pour provoquer le rire et chasser les humeurs peccantes.

C'est ce que nous souhaitons de tout cœur au lecteur bénévole.

EPIPHANE SIDREDOULX
Président honoraire de l'Académie de Sotteville-lès-Rouen.



LE MIROIR DES FEMMES,

Qui fait voir d'un côté les imperfections de la mcéhante Femme, & qui montre de l'autre les bonnes qualités de la Femme sage, tiré, pour la meilleure partie, des livres de la Sagesse.

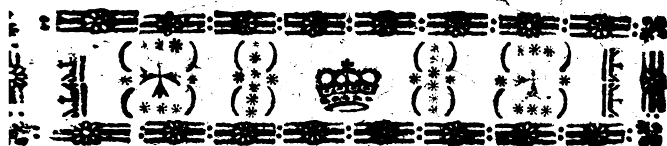
PREMIERE ÉDITION.



A TROYES,

Chez la Veuve OUDOT Impr.-Lib. rue du Temple.

Avec Permission.



LE MIROIR DES FEMMES,

Qui fait voir d'un côté les imperfections de la méchante Femme, qui montre de l'autre les bonnes qualités de la Femme sage, tiré, pour la meilleure partie, des Livres de la Sagesse.

STANCES MORALES ET CHRÉTIENNE,

LA Femme qui veut voir le portrait de son ame;
S'il est beau, s'il est laid, si bon si vicieux,
S'il est digne d'amour, s'il est digne de blâme,
Sur ce double Miroir doit appliquer les yeux.
Il est à deux envers & garni de deux glaces;
Toutes deux sans flatter disent la vérité;
Et comme en général tout sexe a deux faces,
L'une en peint la laideur, & l'autre la beauté.
Je commence d'abord par montrer la première;
Du sexe féminin j'expose les défauts,

A a

Mais je n'en dis que peu, de peur que la matière
Malgré moi ne me fasse en dire trop de maux.
Je sais que ce n'est pas le moyen de vous plaire,
Que d'aller au grand jour vos défauts étaler,
Mais pardonnez, beau sexe, on ne sauroit se taire,
Lorsque la vérité nous force de parler.
C'est cette vérité qui m'ouvre ici la bouche;
Qui ne met le papier & la plume à la main,
Mais non pour y tracer rien qui vous éfarouche,
Ni pour vous dire rien de mordant ou malin.
Car enfin n'ayant rien contre vous qui m'anime,
J'écris sans passion, sans haine, sans aigreur,
Ni si sur vos défauts un peu fort je m'exprime,
Je parle en interprête, & non pas en Censeur.
Ne vous fâchez-pas contre moi, je vous prie;
Je parle franchement, je ne saurois flatter,
Tels que sont les gens, tels je les publie,
Sans approuver jamais ce qu'il faut détester.
Ainsi je me rendrois coupable de foiblesse,
Si de peur d'irriter nos mauvaises humeurs,
Je n'osois avancer quelque trait qui vous blesse,
Mais qui peut porter à corriger vos mœurs.
Vous savez que le coup dont un ami fustige,
Vaut mieux que le baiser que nous donne un flatteur, (1)
Par sa sévérité le premier nous corrige,
Et le second nous perd par sa feinte douceur.
Telle est de vos défauts l'équitable censure,
C'est pour les corriger qu'on va les découvrir:
Un blessé ne dit point qu'on lui fait une injure,
Quand on ouvre sa plaie afin de le guérir.
Salomon dit d'abord une étrange Sentence:
Que l'homme en faisant mal est moins pernicieux

(1) Proverbe. Chap. 27 ℣. 6.

Que vous en faisant bien. (2) Il faut par là, qu'il pense
Bien-mal de vous, beau sexe, & vous croye odieux.
Fi, fi, me direz-vous, cela n'est pas probable,
Il faut que Salomon par un faux préjugé,
Ait dit un trait si dur & si peu soutenable,
Nous intentous appel de ce qu'il a jugé.
Eh! quoi donc? à son dire, une femme modeste
Qui craint Dieu, qui vit bien, qui n'aime que la paix
Vaudra moins qu'un brutal qui jure, qui déteste,
Et qui passe sa vie en honteux forfaits.
Non, non, ce n'est point là du Sage la pensée
Il fait rendre justice à ce qui vous est dû,
Votre vertu n'est point, à ce qu'il dit, blessée;
Ce Prince parle juste, étant bien entendu.
Un homme, un homme, tel que vous dites,
Mesdames,
N'a de l'homme en effet que la forme & le nom;
Loin donc qu'il soit meilleur que la moindre de
Femmes,
Il est moins qu'une bête, & pire qu'un Démon.
Ainsi quand il soutient que le mal que fait l'homme,
Est meilleur que le bien que la femme nous fait,
La chose quoi qu'absurde est vraie, & voici comme
Il faut de cette énigme expliquer le secret.
Quand un homme nous fait du mal, il nous excite
A certaines vertus qui nous font devant Dieu,
Acquérir des sujets de grace & de mérite,
Qui chez nous sans cela n'auroient pas eu lieu.
Si bien qu'à la bien prendre, dans l'esprit du sage,
Nous trouvons dans le mal que cet homme nous fait,
Plus de bien en effet que de désavantage,
Quand nous le regardons d'un œil sain & discret.

(2) Ecclé. Chap. 41. ℣ 14.

Il n'en va pas ainsi du bien que fait la Femme,
Ce bien ne fût-il fait même qu'à bon dessein,
C'est un philtre qui plaît, mais qui fascine l'ame,
Et qui la fascinant l'empoisonne à la fin.
Mille exemples en sont les preuves manifestes,
Mille morts comme un, par là se sont perdus,
Et pour avoir reçu de ces biens funestes,
Ils se sont au Démon par la Femme vendus.
La Femme toute fois n'est pas toujours la cause,
Si l'Homme change en mal le bien qu'elle lui fait,
Souvent, & très-souvent cette métamorphose
Du seul abus de l'homme est la suite & l'effet.
Mais pour n'en être pas la cause principale,
Pour ne pas se mêler d'un abus si fatal,
La Femme en est au moins la cause instrumentale,
Et par là faisant bien, elles font toujours mal.
Ainsi de Salomon la thèse est véritable,
Ainsi c'est justement que ce grand Roi nous dit
de tout appréhender de votre sexe aimable,
Il en parle en expert, il sait ce qu'il lui fit.
Craignez, hommes, craignez, dit-il, tout de la Femme,
Ses yeux, sa voix, ses mains, sont pour vous des lacets,
Comme le papillon qui se brûle à la flamme,
L'homme se voit souvent surpris dans ses filets. (1)
Le poisson quoi qu'avide souvent échappe
Au perfide hameçon que lui tend le pêcheur,
La bête peut sortir du piége où de l'attrappe,
Où prétend l'arrêter la ruse du chasseur.
Mais s'approcher du sexe & s'offrir à ses charmes,
Et s'en trouvant épris vouloir s'en dégager,

---

(1) Ecclés. Chap. 7. ℣. 27.

C'est vouloir l'impossible, il faut rendre les armes,
On fuit ou l'on perit en si pressant danger. (1)
Que dire après cela ? sinon que la Femme
Le mal passe le bien plus de la moitié,
Et que l'homme qui veut en garantir son ame,
En doit autant qu'il peut éviter l'amitié.
Mais si la Femme à l'Homme est si pernicieuse,
Il faut toujours l'entendre avec restriction;
Car ce n'est proprement que de la vicieuse
Qu'on parle, & dont on marque de l'aversion.
Si retraçant ici ce qu'en dit l'écriture,
Je la représentois dans ce qu'elle a d'affreux,
J'en ferois une vive & naïve peinture,
Mais dont les traits seroient & vilains & hideux.
Je dirois qu'il n'est point d'assez noire malice
Dont elle ne puisse être en tout tems l'instrument;
Qu'elle a plus de venin, de fiel & d'artifice
Que n'en a le Dragon, le Singe & le Serpent. (2)
Que n'ayant rien de doux que le visage,
Elle n'a dans le cœur que de la dureté,
Qu'elle passe du Tigre & la haine & la rage;
Que le Lion a moins qu'elle de cruauté.
Que sous un front riant plein d'attraits & de joye,
Elle caresse ceux qu'elle voudroit périr,
Que tout ainsi que l'Ourse elle embrasse sa proie,
Et l'étreint à dessein de le faire mourir. (3)
J'en dirois tous les maux & beaucoup davantage,
Réduisant seulement ce que le Sage en dit;
Mais il faut en tracer au racourci l'image,
Et mettre par tout ce qu'on sait car écrit.

---

(1) Eccléf. chap. 9 ℣. 27.
(2) Id. ch. 25 ℣. 26.
(3) Id. ch. 25. ℣. 23 & 24.

La Femme assez souvent aussi folle que fière,
S'ose donner sur l'homme & la gloire & le rang,
Sous ombre qu'il ne fut formé *que* de poussière,
Au lieu qu'elle le fut d'un os de son flanc.
Car ce qui est produit d'une étoffe aussi basse
Que le limon, dit-elle, occupe un rang plus bas
Que ce qui vient d'un os, & c'est par pure grace
Si ce dernier produit céde à l'autre le pas.
Point d'honneur important, rare prééminence,
Privilège excellent du sexe féminin,
Que vous êtes sublime & de haute excellence,
Pour se mettre au dessus du sexe masculin.
Vous sortez il est vrai de la côte de l'homme,
Et cet homme dormoit quand Dieu vous en tira;
Mais, femme, savez-vous la raison de ce somme,
Et comment ce prodige en l'homme s'opéra? (1)
Je ne vous dirai pas ce qu'en dit la glose,
Que Dieu ne fit couler en Adam ce sommeil,
Qu'afin qu'il ne vit pas sortir de lui la cause
Qui devoit l'entrainer avec elle au cercueil.
Et que s'il en eût la moindre connoissance,
Il eût sans sommeiller tenu ses yeux ouverts
Pour pouvoir mettre obstacle à la triste naissance
D'un fléau qui devoit perdre tout l'univers. (2)
Je dirai seulement avec les septante,
Que ce sommeil profond fut un ravissement,
Une conclusion, ou syncope assommante
Qui tomba sur Adam en ce fatal moment.
Je dis fatal moment, car hélas! quelle suite
N'eût pas pour lui, pour nous cet os Femme rendu;
Si cette Femme, hélas! n'eût point été produite,
Adam au Tentateur ne se fût pas vendu.

(1) Gen. ch. 2. ℣ 22. (2) Eccl. ch. 25. ℣. 27.

O ! quelle extase, Adam vous fut alors nécessaire
Que vous eûtes besoin de méditation,
Pour pouvoir réfléchir sur l'affreuse misère
Où vous alloit jeter telle production.

Production que Dieu fit d'une côte dure,
Pour dire que la Femme étant faite d'un os,
Elle seroit pour l'homme un sujet de torture,
Plutôt qu'un instrument de joie & de repos.

l'Ecriture m'apprend une autre circonstance
Qui distingue assez bien cette production,
Et me paroît d'ailleurs d'assez haute importance,
Pour n'en pas négliger l'interprétation.

Quand Dieu créa la Femme, il bâtit, ce dit elle
Comme si cette Femme étoit un bâtiment,
Qui requit le marteau, la scie & la truelle,
Pour mettre chaque pièce en son assortiment.

Quand grand Dieu, vous fites le Ciel & la Terre,
Ces deux corps de logis si riches & si grands,
Vous aviez disposé ce que le monde enserre,
Par étages divers, en ordre différens !

Vous aviez formé l'homme à votre image auguste,
Placé comme un compas les membres de son corps,
Et dans un assemblage aussi noble & si juste,
On ne dit point que vous ayez bâti pour lors.

Mais formez-vous la femme, ah ! pour lors l'écriture
Parle de vous, Seigneur, tout d'une autre façon;
Vous bâtissez, dit-elle, & cette créature,
Dans vos divines mains semble être une maison.

Pourquoi parler ainsi ! n'est-ce point que la femme
Alloit être un logis où l'homme trop charnel,
Iroit loger son cœur aux dépens de son ame,
Et risquer en l'aimant son salut éternel.

N'est-ce point qu'il faut plus d'atours & d'artifice
Pour parer d'une femme & la tête & le corps,

Qu'il ne faudroit d'outils pour qu'un grand édifice
Fût rendu tout complet & dedans & dehors.
Mais que fit cette Femme après être bâtie ?
Que fit elle en Eden, ce saint & sacré lieu ?
A quoi s'occupa-t-elle, & qu'elle fut sa vie,
Après qu'elle eût reçu l'être des mains de Dieu ?
Ce qu'elle fit d'abord à son entrée au monde,
Ce fut de devenir le disciple de Satan,
D'entrer par ses avis dans une erreur profonde,
Et d'y faire après elle entrer l'aveugle Adam. (1)
Ingrate envers son Dieu, méprisant sa défense,
Elle mangea du fruit par lui même interdit,
L'offrit à son époux, l'époux par complaisance
Le prit, & le mangeant, comme elle se perdit.
Triste Côte d'Adam, que tu nous est fatale !
Que ne fût tu changée en un glaive tranchant.
Hélas ! on n'eût pas vû la perte générale
Où l'humain genre va sans cesse trébuchant.
Mais vous l'aviez ainsi résolu ! patience,
Ce n'est pas aux humains à sonder vos décrets
Tout se régle, grand Dieu par votre providence,
Et tout le monde en doit adorer les secrets.
La femme comme l'homme est votre propre ouvrage,
Etant tel, qui peut en blâmer la façon ?
Un ouvrier si grand, si puissant & si sage,
N'a fait & ne fera jamais rien que de bon.
Arrière donc la vaine & bizarre censure
D'un ouvrage sorti des mains du créateur ;
Arrière tout Auteur qui dit que la nature
Péche en faisant la femme, & tombe dans l'erreur. (2)
Arrière encore celui qui s'attira le blâme
D'être un mauvais censeur, & peu judicieux,

(1) Genèse. (2) Aristote & quelques autres philosophes.

Pour avoir dit que si l'homme eût été sans femme,
Il auroit toujours pour compagnons les Dieux. (1)
Mais de ce Dieu fait chair, l'ineffable mystère,
Vient trop bien, dites-vous, en cette occasion,
Pour ne pas m'interrompre & m'obliger d'y faire
Avec vous en passant quelque réflexion.
Vous avez en parlant de la première Femme,
Et du mal qu'aux mortels a causé son erreur,
Accablé, direz vous, notre sexe de blâme,
Comme s'il étoit seul cause de ce malheur.
Mais nous avons ici, quoi que le vôtre en pense,
Pour couvrir cette honte un prétexte assez fort,
Et même pour avoir sur vous la préférence,
Malgré tous les défauts qu'on nous impute à tort.
Si donc vous prétendez que cette Vierge élève
L'honneur de votre sexe, & pare entièrement
L'opprobre où la jeté la triste chûte d'Eve,
Il faut que vous viviez comme elle saintement.
Mais si de l'imiter vous n'êtes pas soigneuses,
Vous aurez beau fonder votre honneur sur le sien;
Vous pourez bien en être un peu plus orgueilleuses,
Mais votre orgueil n'aura ici point de soutien.
Oui, de sa sainteté si vous n'avez que l'ombre,
L'honneur que vous tirez de l'incarnation,
De vos sujets d'orgueil loin de grossir le nombre,
Ne fera qu'augmenter votre confusion.
Mais de votre Miroir consultons votre glace,
De la méchante Femme achevons le portrait,
Et sans appréhender d'encourir sa disgrace,
Ne cachons point ici ce qu'elle a de plus laid.
Que la condition d'un homme est malheureuse,
Quel chagrin pour son cœur, quel trouble en sa maison!

(1) Caton surnommé le censeur.

Quand il a, dit le Sage, une femme hargneuse,
Qui crie jour & nuit, sans cesse & sans raison. (1)
Quoi qu'on fasse, on ne peut faire rien qui lui plaise,
La moindre chose émeut ses mauvaises humeurs,
Il faut qu'il arrive, avant qu'elle s'appaise,
Que tout soit étourdi au bruit de ses clameurs;
Il faut que tout le monde, ou l'entende ou la fuye,
Comme l'on feroit d'un chien les importuns abois;
Comme d'un toit gâté, qui dégoute la pluie,
Et qui mouille son hôte au tems des plus grands froids.
Qui dit l'impureté d'une Femme, peut dire
Qu'il a dit tous les maux qu'on en peut raconter;
Car où ce vice-là tient une fois l'empire,
Il n'est point de péché qui n'y vienne habiter.
C'est d'ailleur pour homme meuble fort à charge,
Que d'avoir une femme en qui la vanité
Regne si fortement, qu'il n'est point d'appanage
Qu'elle ne sacrifie à sa cupidité.
Pour contenter son luxe, & se mettre à la mode,
En meubles, en habits, en équipages, en train,
Il faut que la maison s'endette & s'incommode,
Jusqu'au point de manquer & de bois & de pain.
Cependant le mari gémit, crie & tempête,
Les enfans vont tout nuds, la famille périt,
A décréter le bien, le créancier s'apprête,
Mais la Femme toujours suit le luxe & s'en rit.
Le monde n'a que trop de ces dissipatrices,
Sans celles dont le jeu fait l'emploi capital,
Caprice trop commun, mais de tous les caprices,
Celui qui conduit plutôt à l'hopital.
Il en est qui prenant des moyens contraires,
Font presque autant de mal, & peut-être encore pis;

(1) Eccl. ch. 25. ℣. 31.

en font qui ne pensant qu'à faire leurs affaires,
ont leur bourse aux dépens du bien de leurs maris.

La fin qu'ont la plupart de ces fines sansues,
C'est d'amasser de quoi pour leur viduité,
Et que leur mari mort, elles soient mieux pourvues,
Tant son trépas est criant, ou plutôt souhaité.

Pour embabouiner des maris trop faciles,
Du cauteleux Renard elles vêtent la peau,
Et les amadouant par leurs ruses subtiles,
Elles les font bientôt donner dans le panneau.

Car de tant de filets qu'elles savent leur tendre,
C'est miracle après tout s'ils peuvent s'échapper;
Elles n'ont rien de doux, d'attrayant ni de tendre,
Qui ne soit mis en jeu quand il faut attraper.

Ainsi pris par leur foible, accablé de caresses,
De tout leur revenu leur remettant le soin,
Ces Femmes ont moyen d'amasser des richesses,
Mais ces richesses vont, Dieu sait à quel besoin.

Mais tandis qu'elles font les bonnes ménagères,
La Famille se voit ou périr ou pâtir:
En disposant de tout comme propriétaires,
Elles dépouillent ceux qu'elles doivent vêtir.

Il n'est encore que trop de femmes fénéantes,
Qui tiennent tout le jour leurs mains comme en prison,
Et qui sont en tout tems oisives, nonchalantes,
Sans se mêler jamais du soin de leur maison.

Hors le soin des habits & autres bagatelles,
Rien n'entre en leur esprit, rien ne leur tient au cœur,
Enfans, mari, parens, tous ne trouvent en elles
Que de l'indolence ou que de la froideur.

On se passeroit bien de semblables Statues,
Qui vivent dans le monde, & n'y servent à rien,
On les y souffre aussi comme étant superflues,
Et ne sachant enfin faire ni mal ni bien.

Il en est qu'on peut dire en malices confites,
Tant elles ont l'esprit occupé à mal faire ;
Mais qui font cependant si bien les hypocrites,
Que le plus clair voyant y seroit attrapé.
Leur langage est plus doux que le miel, dit le Sage,
Mais l'absynthe n'est pas plus amère que leur cœur ;
Et plus ce cœur renferme & de haine & de rage,
Plus le langage répand d'amour & de douceur.
Des crimes les plus noirs elles tiendroient boutique,
Elles n'ignorent rien en fait de trahisons,
Et ne savent que trop l'art de mettre en pratique
Ce qu'a de plus mortel le secret des poisons.
Notre siècle en a vu des histoires étranges,
Des femmes, mais hélas ! femmes de qualité,
Qui sembloient au dehors plus saintes que des Anges
Mais passoient les démons en rage, en cruauté.
Il est enfin, il est des femmes assez bonnes,
Mais dont l'humeur varie & change si souvent,
Qu'on se peut aussi peu fier en leurs personnes,
Qu'en un cocq de clocher qui tourne au gré du vent.
On ne sait sur quel pied on doit vivre avec elles ;
Forment-t-elles le soir quelque important dessein,
Le jour n'est pas venu qu'il n'en est plus nouvelles,
Leur résolution change en un tour de main.
Vouloir, ne vouloir pas, promettre, se dédire,
Loger en même cœur & la haine & l'amour,
Louer, blâmer, gémir, chanter, pleurer & rire,
C'est tout ce qu'elles font & refont tour à tour.
Cependant dans ce flux & reflux d'inconstance,
Une chose leur est forte & ferme au cœur,
C'est de fermer l'oreil à toutes remontrances,
Et ne quitter jamais leur inconstante humeur.
Hé bien ! notre miroir, qu'en dites-vous, mesdames,
De la mauvaise Femme est-il le vrai portrait,

S'il l'est, qu'en pensez-vous au secret de vos âmes,
Ne vous y voyez-vous peintes en quelque trait.
Oui, qui que vous soyez, par un aveu sincère,
Dites, par plus d'un trait je me vois peinte ici ;
Jamais de mon miroir la glace mensongère,
Ne m'a dit que j'étois telle qu'en celui-ci.
Je me suis, je le vois, trop long-tems abusée ;
J'en ai honte, je veux sortir de mon erreur,
Je veux pour l'avenir être plus avisée,
Et ne plus consulter un miroir si trompeur.
C'est bien fait de le dire, encore mieux de le faire,
Laissez donc là ce faux & flatteur miroir,
Regardez celui-ci comme étant plus sincère,
Et disant ce qu'on est, laid ou beau, blanc ou noir.
Mais après l'avoir vu dans sa hideuse face,
Prenez le beau côté, regardez à l'envers,
Pour y voir un portrait de toute autre grace,
Et dont le caractère est tout à fait divers.



MIROIR ET ÉLOGE
DE LA
FEMME FORTE,

Tiré du trente-unième des Proverbes de Salomon.

C'Est de la Femme forte & l'idée & l'image,
Le seul Original qu'il vous faut copier,
Car vous n'aurez jamais une conduite sage,
Qu'autant que vous saurez ce modèle étudier. (1)

Mais comment, direz-vous, étudier ce modèle;
Si la Femme parfaite est un trésor caché,
Et si caché, qu'enfin Salomon parlant d'elle,
Dit que c'est un trésor qu'envain il a cherché.

Il est vrai que la chose est assez difficile,
Vû même ce qu'il dit & qui semble assez crû,
Qu'il a pu rencontrer un sage homme entre mille,
Mais que de femmes sages, il n'en a jamais vu. (2)

Quoi qu'il en dise, il est des femmes vertueuses,
Il faut le reconnoitre ou se crever les yeux,
Tous les tems en ont eu de sages, de fameuses,
Et les modernes même encore plus que les vieux.

(1) Prov. (2) Ecclés. ch. 1. ℣ 23.

Mais

Mais parce que le nombre en fut toujours trop mince,
Qu'il est rare d'en avoir plus d'une à chaque coup,
Il ne s'en trouve point, au dire de ce prince,
Il veut dire en effet qu'il n'en est pas beaucoup.

De là vient, poursuit-il, que c'est un avantage
Bien rare pour un homme, alors qu'il est pourvu
D'une Femme vraiement & vertueuse & sage;
Il faut bien que du Ciel de bon œil il soit vu.

Car enfin, s'il est vrai que le rang, la noblesse
Viennent le plus souvent du côté des parens,
Si la beauté du corps, si la force & l'adresse,
Et le bien des Ayeuls passent dans les enfans

Il est encore vrai que la femme prudente
Sortit-elle en naissant du plus auguste lieu,
N'est point de ces faux biens que la terre présente;
Mais un don qui ne vient que de la main de Dieu.

Or venant d'une main & si digne & si bonne,
Celui qui l'a n'en reçoit que du bien;
Elle fait ici bas sa gloire & sa couronne,
Sa consolation, sa joye & son soutien.

Ce que l'astre du jour fait sur notre émisphère,
Quand de ses clairs rayons il dore l'orison,
Et qu'il répand par tout l'éclat de sa lumière,
La Femme sage en fait autant dans sa maison. (1)

L'éclat de ses vertus, qui ne souffre point d'ombre,
Sur tout le domestique élance ses rayons,
Pour voir & découvrir ce qu'il a de plus sombre,
Et veiller nuit & jour dessus ses actions.

(1) Ecclésiaste.

Occupée au travail, comme une abeille active,
Elle sait employer utilement son tems:
Il n'est point d'heure au jour où on la trouve oisive,
Et sans agir pour Dieu, son mari, ses enfans.

Pour Dieu premièrement, car de la femme sage
C'est là le principal & le dernier des soins;
Pour ensuite passer à ceux de son ménage,
Et pourvoir tour-à-tour à ses divers besoins.

C'est aussi tout d'abord où sa sagesse éclate,
Est-elle hors du lit, elle s'offre au Seigneur,
Et pour de ses bienfaits ne se pas rendre ingrate,
Elle l'en remercie & de bouche & de cœur.

Ce devoir est-il fait, alors elle s'applique
A tout ce qui dépend de son soin maternel,
Et comme si c'étoit son exercice unique
Elle en fait tout le jour son but continuel.

Pour de l'oisiveté fuir la molesse vaine,
Du travail de la main fait celui de l'esprit,
Quelquefois sur le lin, d'autre fois sur la laine,
Et jamais son travail n'est frivole & sans fruit.

Ses ouvrages qui sont aussi riches qu'utiles,
La font considérer comme un riche vaisseau
Qui vient du nouveau monde, ou de lointaines isles,
Chargé de ce qu'on trouve en ces lieux de plus beau.

Elle n'est pas seule au travail qui s'attache,
Tout ce qu'elle a de monde avec elle est actif,
chacun á son emploi, sa besogne & sa tâche,
Et personne ne muse & n'est chez elle oisif.

Soigneuse à se lever aussi-tôt que l'aurore,
Il faut que tous ses gens à travailler soient prêts,
Plus ils sont vigilans, plus elle les honore,
Sur leur activité mesurant ses bienfaits.

Du fruit de ses travaux que le Seigneur seconde,
Elle a grossi ses biens, acheté divers champs,
Elle les a plantés d'une vigne féconde
Qui paye abondamment ses peines tous les ans.

Il est juste qu'ainsi ses peines soient payées,
Car ainsi elle a ceint ses reins, s'armant de vigueur,
Elle a plus d'une fois vu ses mains employées,
A cultiver sa vigne & la mettre en valeur.

Dans l'arrière saison que le chanvre on dépouille,
Elle le fait peigner après qu'il est pilé,
De ses adroites mains le met en quenouille.
Et puis fait entoiller le fil qu'elle a filé.

Le pauvre trouve en elle une prompte ressource,
Le voit-elle en besoin de pain, d'habits, d'argent,
Elle ouvre en sa faveur & son coffre & sa bourse,
Et jamais ne renvoye à vuide un indigent.

Si sa charité veille au soin des fameliques,
Il ne faut pas penser qu'elle mette en oubli,
Celui qu'elle doit prendre envers ses domestiques,
Rien n'est plus réglé, ni mieux établi.

Non contente d'avoir l'œil sur leur nourriture,
De leur faire en saison fournir des alimens,
Son soin s'étend encore jusque sur leur vêture,
Pour les entretenir de bons habillemens.

De ces habillemens de différente espèce,
Les uns sont pour l'Hiver, les autres pour l'Eté;
Tant elle les chérit, tant elle s'intéresse,
A tout ce qui dépend du soin de leur santé.

Pour les siens elle en a de riches, mais modestes,
De pourpre & de fin lin elle revet son corps,
Mais sous des ornemens qui paroissent si lestes,
Elle est humble au dedans & pompeuse au dehors.

Sa maison n'est pas moins pompeusement parée,
La richesse s'y voit jointe à la propreté,
D'ornemens précieux haut & bas décorée,
Elle montre qu'elle est maison de qualité.

Certain lustre sans fard, tout par tout s'y déloye;
Rien n'est plus brillant que le sont ses tapis,
L'or & l'argent mêlé sur la pourpre & la soye,
Y rehaussent l'éclat de l'étoffe des lits.

Mais ce n'est point par-là que cette femme éclate,
Toutes ces vanités ni ces pompeux dehors,
Ne sont point des endroits dont la vertu se flatte,
Elle veut pour briller de plus nobles efforts.

De la grace du Ciel sa belle ame munie,
Résiste à tout, vainc tout ce qui nous fait pécher,
Et sa pudicité ne fut jamais ternie
Par les allèchemens que nous offre la chair.

Fidelle à s'éloigner de ces lieux redoutables
Où les plaisirs qu'on prend produisent tant de mal,
Où le hazard qu'on court à devenir coupables,
Fait faire à tant de gens un naufrage fatal.

Fidelle, dis-je à fuir ces légèretés vaines,
De peur de s'engager à des pas trop glissans,

lle fait en quittant ces voluptés mondaines,
'ertir dans l'innocence & son cœur & ses sens,

Aussi, dit l'Esprit Saint, cette ame vertueuse,
)uand de ses jours heureux le terme arrivera,
ans en craindre la fin, contente & glorieuse,
)ù tout le monde pleure, alors elle rira. (1)

Vous aurez bien sujet, trop heureuse héroïne,
)'être comblée alors de joie & de plaisirs,
Allant jouir des biens que le Ciel nous destine,
Et vers où maintenant tendent tous vos desirs.

C'est pour les acquérir ces biens inaltérables,
Qu'ouvrant à la sagesse & sa bouche & son cœur,
Elle observe avec soin ses leçons admirables,
Elle les prêche même avec zèle & vigueur. (2)

C'est par-là que sans faire aucun travail frivole,
Elle ne mange point oisivement son pain,
Pain mystique qui peint la divine parole,
Dont elle se nourrit & nourrit son prochain.

Car enfin ce n'est point, Seigneur, assez pour elle
Qu'elle prête l'oreille à vos conseils divins,
Qu'elle exécute, il faut que son saint zèle
Les lui fasse enseigner encore à ses voisins.

Non qu'effectivement elle aille dans vos temples,
Se mêler du métier de vos prédicateurs,
Contente d'y donner de bons & saints exemples,
Elle n'usurpe point l'emploi des Directeurs.

Mais prêchans ses voisins, c'est à son domestique
Qu'elle enseigne vos loix, Seigneur, & que sans bruit

---

(1) Prov. Chap. 11 ℣. 25. (2) Id. Ch. 21 ℣. 26.

Elle rompt sagement le pain évangélique,
Et l'instruit des devoirs dont il doit être instruit.

Tant d'héroïques soins plus grands qu'on ne peut croire,
Comblent de biens, d'honneur l'époux & ses enfans;
Sa conduite leur sert & d'exemple & de gloire,
Et les fait honorer comme des triomphans.

Ces honneurs justement retournent sur la mère,
Tout le monde à l'envi la loue & la bénit,
On entend de concert les enfans & le père
La louer, & chacun à leur dire applaudit.

Que vous êtes heureuse, ô mère trop aimable,
Lui disent ses enfans, que de gloire pour nous
De vous avoir pour mère, & qu'il est agréable,
De marcher sous vos loix & de vivre avec vous. (1)

Epouse que du ciel j'ai reçu en partage,
Puis-je assez vous louer, dit l'époux à son tour,
Vous, dans qui les vertus par un saint assemblage
Ont comme de concert établi leur séjour.

Est-il aucun canton de la terre ou de l'onde,
Qui ait jamais produit des femmes comme vous,
Non, non, il n'en est point, vous êtes sans seconde,
Un si rare trésor n'est n'est né que parmi nous. (2)

Oui, si le monde a vu quelques femmes bien faites
Dont même le mérite ait pu passer pour grand,
Que l'on vous les compare, on les trouve imparfaites,
Et vos rares vertus sont tout d'un autre rang.

Rang trop noble, trop haut pour se pouvoir entendre,
Du mérite qui vient de la beauté du corps,

(1) Prov. Chap. 11 ℣. 28. 2 Id. Chap. 31. ℣. 24.

tout autre endroit votre rang se doit prendre,
a bien au-dessus de ses charmans dehors.

:n effet, la beauté n'étant que passagère,
.oge de la femme est envain pour cet endroit,
louange en seroit flatteuse ou mensongère,
st pourquoi l'Esprit Saint la rejette à bon droit.

.a femme qui sert Dieu, qui marche dans sa crainte,
garde en sa maison la paix & la douceur,
ıt la dévotion est ferme, sans crainte,
:ite qu'on la loue & de bouche & de cœur.

:'est sur ce fondement que je vous ai, Mesdames,
.a Femme parfaite exposé le Miroir,
ıs vous en serviez pour embellir vos ames,
ous prenez souvent le soin de vous y voir.

)e la beauté du corps si vous êtes soigneuses,
celles de l'esprit ne le soyez pas moins,
ıs ne sauriez, sans doute, être trop curieuses
ıe chose en effet si digne de vos soins.

:ar enfin ce n'est pas une beauté qui passe,
ui comme la fleur & se fane & périt,
t une beauté vive & qu'anime la Grace,
reverdir toujours & jamais ne flétrit.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſieur le Lieutenant Général de Police, un Manuſcrit qui a pour titre, *Le Miroir des Femmes*, dont on peut permettre l'impreſſion. A Paris ce 39 Septembre 1717.

PASSART.

PERMISSION.

VU l'Approbation du Sieur PASSART, Maître-ès-Arts, Permis d'impriner. ce 14. Octobre, 1717.

M. R. DEVOYER D'ARGENSON.

Régiſtré ſur le Régiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeur de Paris, No. 1071. conformement aux Réglemens & notamment à l'Arrêt de la Cour du Parlement du 3. Décembre 1705. A Paris, ce 6. Décembre 1717.

DELAUNE. Syndic.

L'ETAT
DE
SERVITUDE
OU
LA MISERE
DES
DOMESTIQUES.



A TROYES,
chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec permission.



L'ÉTAT DE SERVITUDE OU LA MISERE DES DOMESTIQUES.

MA foi, Nannon dit vrai, je suis un grand benais,
Je suis un grand faquin de m'être mis laquais :
Quand d'un sort malheureux la cruelle inconstance
Auroit versé sur moi sa maligne influen e,
Quand le Ciel justement irrité contre moi,
M'auroit laissé sans bien, sans credit, sans emploi,
Falloit-il pour cela, par un esprit de rage,
M'empêtrer dans les fers d'un si rude esclavage,
Et sur ce vil état fondant tout mon appui,
M'asservir lâchement au caprice d'autrui ?
Moi, sur tout, qui jamais, soit par crainte ou foiblesse,
N'ai pu m'accoutumer à cent tours de souplesse,
Sans lesquels un laquais ne sauroit réussir,
Dans la profession qne j'ai voulu choisir.
Non, je ne suis point né pour me mettre en service,
Je hais la trahison, je déteste le vice :
Et lorsqu'avec l'habit j'endossai tant d'affront,
D'un honnête pudeur on vit rougir mon front.
Mais laissons-là l'honneur dans le siècle où nous sommes
C'est nn foible motif pour la plupart des hommes ;
Car si-tôt qu'un chemin s'ouvre à leurs intérêts,
Quel qu'il soit, à le suivre ils sont toujours tous prêts;
Voyons si m'engageant dans cet état servile,
Et négligeant l'honnête, au moins j'ai pris l'utile;
Pour définir d'abord notre condition,

Je l'appèle un état de malédiction,
De peines & de maux un funeste assemblage,
Dans lequel, à son dam un jeune homme s'engage:
Un laquais en tout lieu passe pour un vaurien,
Est raillé des méchans, haï des gens de bien;
Fût-il de bonnes mœurs & d'honnête famille,
Contre lui prévenu, on le croit mauvais drille:
De galons bleus ou verds son habit est chargé,
Sans aucun examen, par un faux préjugé,
On le croit entaché de l'humeur libertine,
Naturelle & commune à la gente laquésine.
Qu'un laquais dégoûté, lassé de son emploi,
Pour apprendre un métier, se retire chez soi,
A mille sots discours il est toujours en butte,
Tout le monde le fuit, le raille & le rebutte,
Mais bien plus qu'une fille ait en soit peu d'honneur,
D'un habit de livrée elle aura de l'horreur;
Et fût-ce le laquais d'un duc, & d'une marquise,
Il faudra qu'en bourgeois l'amant se déguise,
S'il veut que Cloris, propice à ses desirs,
Le souffre compagnon de ses moindres plaisirs.
Qu'un homme accompagné vous trouve dans la rue;
Pour ne vous point parler il détourne la vue,
Et s'il fait seul à seul l'homme traitable & doux,
C'est qu'auprès de monsieur il a besoin de vous:
Tous ses grands complimens ne sont que fourberies,
Pour rendre muet, sur ces friponneries;
Si vous n'avez pour lors un bon discernement,
Dans ce panneau grossier vous donnez sottement;
Attribuent d'abord à votre grand mérite
Les éloges fardés de cette hypocrite:
Etes-vous en disgrace, adieu toute amitié,
A peine en cet état lui faites-vous pitié,
Et lorsque vous manquez de secours & d'asile,
Lui bien loin de vous être à quelque chose utile,

Loin de vous accueillir & vous tendre les bras ;
Il vous tourne le dos, & ne vous connoît pas :
N'étant que trop instruit de ceci par moi-même,
J'en ferai un detail avec un soin extrême.
Vous donc qui par caprice ou par nécessité,
D'un malheureux laquais briguez la qualité,
Voyez dans ce tableau la naïve peinture
Des maux qu'avec un maître il faut que l'on endure.
Lorsque pour vous placer vous entrez sur les rangs,
Il faut aller trouver vos amis, vos parens,
Pour que d'un œil bénin voyant votre détresse,
Humainement pour vous leur pitié s'intéresse ;
Ils commencèrent d'abord de vanter de leur mieux,
Le mérite & le prix du soin officieux,
Auquel pour vous servir tout leur esprit s'applique :
On diroit qu'il s'agit d'un bonheur angélique,
Et que tout succédant au gré de vos desirs ;
Ils vont vous établir au centre des plaisirs ;
Finir de vos malheurs la rigueur importune,
Pour tout dire, en un mot, faire votre fortune.
Le mal est que toujours vous leur parlez trop tard ;
Nous avions, disent-ils, trouvé un bon hazard,
Un jour ou deux plutôt : retardement sinistre !
Sans faute on vous auroit placé chez un ministre :
Vous auriez été là comme un poisson dans l'eau.
Pour adoucir l'aigreur d'un si rude fléau,
Chacun à l'aspirant promet monts & merveilles,
En effet on prodigue & ses soins & ses veilles,
Et l'on cherche si bien qu'on trouve en peu de tems,
Un maître, une maîtresse, & deux ou trois enfans.
Ce n'est pourtant, dit-on, que de la bourgeoisie ;
Mais tant mieux, on en mène une plus douce vie,
Pour servir un bourgeois il faut moins de façons :
Dieu le sait ! mais pour moi ce sont là des chansons ;
Car avec telles gens c'est toujours à refaire.

ıfin, ajoute-t-on, vous ue pouvez m'eux faire,
ous aurez là-dedans mille pet'ts profits.
ʼec monsieur le père, avec messieurs les fils ;
our comble de bonheur, on dit que la maîtresse,
ıose étrange & bien rare ! est pleine de largesse ;
ıis pour monsieur, c'est le meilleur des humains,
répand sur ses gens les dons à pleines mains :
ı est exempt chez lui de la moindre dépense ;
nge, bas, soul'ers, tout vient en abonda'ce.
ı ! mon Dieu, dites-vous, que je serois heureux,
je pouvois servir des gens si généreux !
faut voir ; mais hélas ! une chose embarrasse,
est que vous n'avez point le bon air & la grace,
fut-ce un malotru, sans naissance & sans train
veut être en laquais ainsi que P....
onsieur demande donc un jeune homme de mise,
une belle apparence & de taille bien prise ;
opre en linge, en habits, adroit au dernier point,
ge, bien élevé, qui ne s'enivre point.
voilà bien ! Hasard. Vos parens vous présentent,
pour mieux vous vanter effrontément ils mentent ;
vous disent bien né, sobre, laborieux,
lèle, vigilant, actif, instustrieux :
lgré ce bel éloge, monsieur & madame
rcent avec leurs yeux jusqu'au fond de votre ame,
lisent dans votre ame s'il n'est point quelque trait,
ıi ternisse l'éclat d'un si rare portrait.
, chaque domestique, à travers la serrure,
ın ris malicieux raille votre figure ;
d'un esprit jaloux s'applique à contrôler
qu'au moindre clin d'œil que vous laissez aller.
nme s'il s'agissoit d'une importante affaire,
nouveau l'on consulte, on parle, on délibère,
pour conclusion d'un si digne examen,
ı ami, vous dit-on, venez-vous-en demain ;

Vous jouirez ici de plusieurs avantages,
Entr'autres vous aurez vingt-cinq écus de gages :
Vous serez bien nourri, bien vêtu, bien couché :
Hélas ! qu'un pauvre diable est bientôt alléché
Par l'appas séducteur d'une telle promesse !
Mais comme est sujet à certains tours d'adresse;
Quand on prend d'un laquais l'humble condition,
Votre présentateur vous sert de caution.
Après l'heureuse fin de ce préliminaire,
Vous sortez : aussitôt le patron exagère,
L'avantage & l'honneur dont vous serez comblé,
Lorsqu'en cette maison vous serez installé.
Vous ressentez la nuit une alégresse entière,
Et dès que le Soleil redonne sa lumière
Et du jour obscurci rallume le flambeau,
Vous courez saluer votre maître nouveau;
Vous lui faites d'abord une humble révérence,
A laquelle il répond par une rémontrance.
Ecoutez, mon ami, soyez sage, discret,
Evitez les brelans, fuyez le cabaret;
soyez fidèle, exact, jamais de gourmandise;
Sur-tout gardez vos sens de l'infâme paillardise.
J'insiste & je m'arrête à cet avis dernier;
Ainsi soit dans la cave, ou bien dans le grenier,
Soit dans le cabinet, ou bien dans l'antichambre,
Gardez-vous de toucher à la femme de chambre:
Envers la cuisinière ayez grande peur:
Me le promettez-vous, mon enfant ? Oui, Monsieur.
Ensuite il vous déduit les points de votre office,
De quelle sorte il veut qu'on fasse son service;
L'on diroit à son ton, à son geste, à son air,
Qu'il est issu d'un prince, ou fils d'un duc & pair:
Il n'est coin ni recoin par lequel il ne trace,
Et de chaque ustencile ne vous marque la place.
Je sens bouillir, dit-il, la masse de mon sang,

and un fauteuil, un siège est mis hors de son rang :
nsi gardez-en tout l'ordre & la symétrie,
our qu'après vous jamais mon épouse ne crie :
ar pour madame elle est, j'en jure sur ma foi,
u bon ordre cent fois plus jalouse que moi.
h ! bon Dieu, quel torrent ! quelle longue harangue!
on, ce n'est rien encore, madame dont la langue
e l'emporter par-tout se fait un point d'honneur,
ient pour vous sermoner succéder à monsieur,
Elle vous étourdit de mille bagatelles,
capables de troubler les meilleures cervelles,
Et passant du précepte à l'application,
Elle a soin de vous faire passer en action,
Vous donnant à frotter trois chambres parquetées,
Qui depuis quinze jours n'ont point été frottées.
C'est dans ce dur essai, dans ce tourment nouveau,
qu'un pauvre laquais sue, & se met tout en eau :
s'il se flatte pour lors d'une espérance vaine,
De ne frotter ainsi qu'une fois la semaine,
Pour le désabuser, il voit le lendemain
Madame qui lui fait prendre la brosse en main;
Car à la propreté son cœur a trop d'attache,
Pour souffrir au plancher la plus légère tache.
Dès qu'elle en croit voir une, elle a soin d'appeler
Son bien-aimé laquais & la faire en aller.
Lorsqu'enfin chaque chambre est bien propre & nette,
Pour surcroît à vos maux, une fière soubrette,
D'un ton impérieux, d'un air d'autorité,
Vous donne à nettoyer un jupon tout crotté,
Avalant à longs traits une épaisse poussière,
Vous le frottez, brossez par devant, par derrière,
cela fait, Bourguignon, décrottez ces souliers,
Ensuite vous irez frotter les escaliers :
Ne manquez pas de faire une exacte revue ;
car l'autre jour madame, y promenant sa vue,

Et trouvant par hasard une paille, un fétu,
Le petit Cascaret fut rudement battu.
Pour ne point essuyer ce traitement barbare,
A de nouveau efforts votre bras se prépare :
Vous promenez par tout le balais plusieurs fois ;
Les escaliers en ordre, souvent scier du bois,
Et lorsque vous jurez de dépit & de rage,
D'avoir à votre abord sur les bras tant d'ouvrage,
Madame, à commander semble s'encourager ;
Le bois scié, dit-elle, il faudra le ranger,
Après vous balayerez dans la petite salle,
Je ne crois pas qu'elle ait jamais été si sale.
si vous avez le tems, passez au cabinet,
Frottez-le comme il faut & le rendez bien net,
Pour moi dans ce qu'on fait, j'aime qu'on soit habile,
Je veux avant midi vous envoyer en ville :
Songez donc. .. tel qu'on voit un fleuve impétueux
Précipiter le cours de ses flots écumeux,
De même vous disant & redisant sans cesse,
Chaque ordre pour sortir de sa bouche s'empresse,
Ce qui par dessus est dure à supporter,
C'est que n'omettant rien pour la bien contenter,
Faisant avec grand soin tout ce qu'elle vous commande
Au lieu de vous louer, elle vous réprimande ;
En tout elle est d'un goût si fin, si délicat,
Que sur une vétille elle fait de l'éclat :
Qu'elle voye une ordure ; elle crie, elle tempête,
Et vous fait un sabbat à vous rompre la tête.
comme tout valet neuf, actif, laborieux,
Tâche les premiers jours à servir de son mieux,
Couvrant votre dépit d'une joie apparente,
Nous cachez à ses yeux le soin qui vous tourmente,
Et feignez sous un air plein de soumission,
De faire avac plaisir chaque commission,
Trop heureux si passant ainsi la matinée,

Votre peine à ces maux pouvoit être bornée ;
Mais sans aucun repos du matin jusqu'au soir,
Captivé sous les loix d'un pénible devoir,
Loin qu'à bien travailler vous vous tiriez d'affaire ;
Plus vous vous dépêchez, plus vous avez affaire,
Justement à midi vous mettez le couvert,
On avertit monsieur. Quand il est prêt l'on sert ;
Madame en s'asseyant trouve que les serviettes
Ne sont pas proprement mises sur les assiettes ;
Un verre à son avis n'est jamais bien rincé,
Elle y croit voir un doigt dans la crasse tracé,
Pendant tout le repas vous la voyez hargneuse,
Etaler dans son lustre une humeur dédaigneuse,
Qui démonte un valet & le rend palpitant,
Comme un jeune écolier sous les yeux d'un pédant :
Alors par accident laissez tomber par terre
Quelque plat, quelqu'assiette, ou bien cassez un verre,
D'un tour si mal adroit on parle à tout propos,
Sans jamais là-dessus vous laisser en repos :
Encore pour réparer ce notable dommage,
sur vos gages l'on prend le double & davantage :
C'est dans ce contre-tems qu'il faut en essuyer,
Car madame après vous ne cessant de crier,
Met dans ses intérêts la langue de sa fille,
Et vous fait haranguer par toute la famille.
N'allez pas répliquer, le meilleur est pour vous,
De ne répondre rien & de filer bien doux.
Mais enfin suspendant son courroux redoutable,
Et chaque convié s'étant levé de table.
Vous qui n'avez eu le tems de déjeûner,
Desservez promptement, & volez au dîner :
Mais pour vous quel chagrin de voir la cuisinière,
Qui d'un perfide accord avec la chambrière,
En quatre coups de dents a bientôt dévoré,
Ce qui pour le dîner vous étoit préparé :

Gardez-vous de montrer la moindre impatience,
Mais faites bon visage avec légère panse :
Autrement vous mettant la cuisinière à dos,
A peine à vos repas trouveriez-vous des os.
Chacun connoît assez l'humeur de ces coquines,
Qui du matin au soir, mangeant dans leurs cuisines,
Quand elles ont de viandes l'estomac bien plein,
Semblent s'imaginer que personne n'a faim.
Après avoir grugé d'une dent prompte & leste,
ce que, grand merci pense, on a laissé de reste;
Pour vous faciliter votre digestion,
Monsieur vient vous donner de l'occupation :
A broyer le caffé, & de la main il vous style,
Puis il vous fait tracer, courir toute la ville,
Et porter des paquets, autrement des fardeaux,
Qu'à peine un porte-faix chargeroit sur son dos :
Si Madame au marché veut aller faire emplette,
Vous êtes le témoin de tout ce qu'elle achète,
Car marchant derrière elle, un panier sous le bras,
D'une poissarde à l'autre il faut suivre ses pas :
Pour éviter les frais d'un modique salaire,
souvent d'un tapissier l'ouvrage on vous fait faire :
Même on n'exige pas que cela soit si bien,
Ce qui le plus importe est qu'il n'en coûte rien.
On en voit quelquefois dont la lésine est telle,
Qu'elles font au laquais écurer la vaisselle,
D'autres dans le logis faisant cuire du pain,
L'obligent à paîtrir la pâte & le levain :
Abusant quelquefois de son humeur craintive,
Jusqu'à lui faire aider à couler la lessive.
A quoi bon, direz-vous, faire un détail si bas?
Il est vrai, mais enfin qui ne s'aigriroit pas?
Qui pourroit retenir & sa bile & sa verve,
En voyant sans égard, sans pitié, sans réserve,
Une femme inhumaine exercer un valet

avec plus de rigueurs qu'on exerce un mulet ?
Car enfin un mulet, quand il a fait sa tâche,
Goûte quelque repos & trouve du relâche :
Mais un pauvre laquais, plus malheureux que lui,
Est sans cesse plongé dans un mortel ennui ;
En tout tems, en tout lieu la peine est son partage ;
La crainte, les soucis, lui servent d'appanage.
Si par malheur sans ordre il s'absente un moment,
Madame, à son retour, le tance rudement ;
Et lui soutient qu'il vient de chez la ravaudeuse,
Donner allégement à sa flamme amoureuse :
On l'appèle tout haut pilier de cabaret,
Pendant que lui tout bas le maudit en secret ;
Outre que du logis elle défend qu'on sorte,
Elle ne permet pas qu'on s'amuse à la porte,
Et vous fermant l'entrée à tous jeux innocens,
Il faut passer des jours tristes & languissans,
Tantôt à balayer & frotter une chambre ;
Et tantôt à trembler dans un coin d'antichambre :
Encore vous seroit-ce un grand soulagement,
Si l'on vous y laissoit dormir paisiblement ;
Mais au bout d'un instant, madame, à sa toilette,
Demande, appèle, crie, & tire une sonnette,
Dont le bruit effrayant semble vous avertir,
Qu'avec elle bientôt il vous faudra sortir.
Qu'elle aille promener ou qu'elle aille en visite,
Il faut que pas à pas vous marchiez à sa suite,
Et portiez sur les bras, ou meniez par la main,
L'un des petits messieurs, pendant tout le chemin.
Après bien des façons, madame toute prête,
Toujours quelqu'accident vient retarder la fête :
Souvent vous n'êtes pas assez propre à son gré,
Elle insiste à vouloir que vous soyez poudré,
Afin que les passans à chaque coin de rue,
Et sur elle & sur vous daignent jetter la vue,

Quelquefois elle craint un déluge nouveau ;
Et s'informe par-tout s'il ne tombera point d'eau.
Enfin se rassurant, crainte mise en arrière,
Elle sort, & toujours se tourne par derriere,
Pour voir si vous suivez exactement ses pas.
Lorsqu'elle se sent lasse, elle vous prend le bras;
Dans chaque rue il faut la traîner de la sorte,
Jusqu'à que de loin appercevant la porte,
Elle ait soin de vous faire à grands pas avancer,
Pour la trouver ouverte, & se faire annoncer.
Là tandis qu'elle jase & caquette à son aise,
Elle vous fait souvent faire une parenthèse ;
Vous allez au logis pour savoir si monsieur
Ne veut point à son tour de vous se faire honneur.
Sage précaution, car plein d'impatience,
Monsieur, depuis une heure, attend votre présence,
Dès qu'il vous apperçoit, il sort, vous le suivez,
Et lorsque vers l'endroit vous êtes arrivé,
Par un ressouvenir digne de sa tendresse,
Retourne-t-en, dit-il, va trouver ta maîtresse ;
C'est-là que vous voyant baloté de tous deux,
Vous plaignez, mais trop tard, votre sort malheureux,
Car après vous avoir accablé de fatigue,
Madame, envers chacun de vos pas est prodigue,
Et vous fait plus dépenser d'argent en souliers,
Que vous n'en gagnerez pendant six mois entiers,
De retour au logis vous trouverez de l'ouvrage,
Et quoique vous soyez sans force & sans courage,
Il ne faut pas laisser de faire quatre lits,
Mais si bien qu'on n'y voye aucuns creux, aucuns plis,
Finissant par celui de la petite fille ;
Vous vuidez tous les bassins de toute la famille ;
S'il vous reste pour lors un moment de loisir ;
N'espérez pour cela ni repos, ni plaisir ;
Car vous sacrifiant son tems, son industrie,

adame vous occupe à la tapisserie:
ous n'avez pas encore l'éguille à la main,
u'il faut avec monsieur aller tirer du vin;
uimé de l'esprit d'une lésine extrême,
l ne peut, sur ce point, se fier qu'à lui-même:
e vin étant tiré, vous dressé le buffet,
ous tâchez d'en chasser jusqu'au moindre duvet;
ela fait vient enfin le moment délectable,
e poser le couvert & de se mettre à table,
i quelqu'un au logis s'arrête pour souper,
u service il ne faut pourtant rien échapper:
ar le point principal sur lequel monsieur se fonde;
'est qu on dise par-tout qu'il reçoit bien son monde.
'on souppe; mais pour vous, vous n'avez pas le tems
e donner quatre ou cinq coups de dents;
ès le premier morceau, madame vous appèle
our aller reconduire une dame chez elle:
près avoir maudit cet incident nouveau,
ous entrez en raison & prenez le flambeau,
spérant tout au moins que d'une grosse aubaine
a Dame daignera vous payer votre peine,
ais par-là votre fiel enfin est adouci,
ous recevez pour tout un fade grand-merci;
oilà donc à-peu-près l'emploi de la journée,
Chez les gens que je sers depuis plus d'une année,
Encore si je pouvois me reposer la nuit,
Je souffrirois ces maux sans murmure & sans bruit;
mais supporter le poids d'une fatigue entière,
N'avoir jamais le tems de fermer la paupière,
Ne pas trouver la nuit quatre heures pour dormir,
C'est ce qui sur mon sort me force de gémir.
Dans un grenier qui n'a ni porte ni serrure,
Où pendant tout l'hiver pénètre la froidure,
En un mot dans un vile & sale galetas,
[illegible]

Là surchargé d'ennuis, rompus de lassitude,
Je m'attends de calmer ma triste inquiétude,
Quand je suis tout-d'un-coup à grands cris éveillé
Je me lève, & m'étant à la hâte habillé,
Je descends pour ranger l'antichambre & la salle,
Où maints joueurs piqués d'une fureur brutale,
Outrés de désespoir, & de rage obsédés,
Ont fait un long débris de cartes & de dés.
Quoique je me dépêche & fasse diligence,
Je vois que le tems passe, & que l'heure s'avance;
J'apprête les souliers & je bats les habits,
Et de monsieur le père & de messieurs les fils:
Entretenu, gagé par toute la famille,
C'est moi qui prend soin d'eux & qui les habille,
Encore sont-ils d'un goût si fin & si poli,
Qu'ils ne peuvent souffrir ni poudre ni faux pli.
Ambitieux d'avoir les dents blanches & bien nettes,
Ils se mirent cent fois comme des femmelettes,
Et tâchent d'insérer dans leur ajustement,
La grace & le bon air d'un nouvel agrément.
Nos maux ainsi déduits par ordre & par chapitres;
Qu'on me dise à présent, si c'est sur de vains titres,
Si c'est avec justice, ou bien par passion,
Que j'ai si bien dépeint notre condition:
Je sais qu'il est encore dans ce triste exercice,
Des devoirs qu'il faut que tout laquais subisse:
Par exemple porter en hiver le flambeau,
A l'Eglise traîner le sac & le carreau:
De madame essuyer la bisarre manie,
Et lui porter la queue avec cérémonie,
L'entendre sur rien avec feu s'emporter,
Dans le jour ne pouvoir un moment s'écarter;
A la ville vaquer aux affaires du ménage,
A la maison des champs faire le jardinage,
Conduire la charrette & panser les chevaux,

uand monsieur fait bâtir, avoir part aux travaux;
orsqu'on est attaqué de quelque maladie,
ller à l'hôpital comme un gueux qui mandie,
voir affaire à gens qui sans droit ni raison,
ur votre probité sont toujours en soupçon,
t le jour & la nuit faire mille messages;
uand le pain renchérit être privé de gages,
t sortir dans le tems qu'on y pense le moins;
e sont-là d'un laquais les peines & les soins.
ous qui daignez jetter l'œil sur cette peinture,
oyez si c'est à droit ou bien par imposture,
ue de mauvais esprits donnent à tous momens,
ux gens de notre état le nom de fainéans:
uant à moi qui partage avec eux leur misère,
e soutiens qu'il n'est point de forçat de galère,
ui malgré la rigueur de son sort malheureux,
onnoissant leur état, voulut être comme eux.
t qu'attendre en effet du caprice bisarre,
'un maître prompt, brutal, ou d'une femme avare,
ui pour gagner sur tout retranche avidement,
ur notre nourriture & notre vêtement;
ui vous parant toujours de dépouilles antiques,
aissent en repos le neuf pourrir dans les boutiques;
t pour vous habiller fait souvent avec art,
entrayer les morceaux de billard:
i le hasard vous place avec une bigotte,
lle vous mène à l'Eglise, contrefait la dévote,
ouvrant ses actions d'un prétexte pieux,
rompe ceux du dehors & leur charme les yeux,
andis qu'en sa maison faisant le diable à quatre:
lle se laisse aller jusqu'à frapper & battre.
ous donc, qui sans secours, sans bien & sans appui,
herchez à vous placer au service d'autrui,
âchez de rencontrer un maître débonnaire,
ui plaignant son valet, entre dans sa misère;

Qui ne présume point de l'éclat de son rang,
Qui se fasse petit sans cesser d'être grand:
Je ne demande point, & cela n'est pas juste,
Qu'un maître à son valet s'accommode & s'ajuste,
Le trop & le trop peu ne sont également:
Traitez donc un valet avec ménagement;
Louez-le quand il le faut, reprenez-le de même,
C'est véritablement le moyen qu'il vous aime;
Mais pour vous qui servez, ressouvenez-vous bien,
Que pour gagner un maître il faut n'omettre rien;
Secret, discrétion, propreté, vigilance,
Grande assiduité, petits soins, complaisance:
Attachez vous toujours à servir de bon cœur,
Etudiez d'un maître & l'esprit & l'humeur,
Et n'oubliez jamais qu'il faut pour lui complaire
Quelque raison qu'on ait, avoir tort & se taire;
Ceux de vous qui pourront ainsi se ménager,
Rendront leur sort plus doux & leur joug plus léger;
Car qui n'est pas heureux, c'est qu'il ne veux pas l'être,
Puisque le bon valet fit toujours le bon maître.

F I N.

TESTAMENT SÉRIEUX ET BURLESQUE D'UN MAITRE SAVETIER.



A TROYES,
Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, rue du Temple.

Avec Permission.

TESTAMENT

SERIEUX ET BURLESQUE

D'UN

MAITRE SAVETIER.

¶ *Observez que Messieurs les Savetiers prononcent la Manique, & non pas la Manicle. Il faut ici parler leur langage.*

Puisqu'il faut en tous lieux que toute Créature
Paie bon gré malgré tribut à la Nature ;
Puisque tant de Héros que l'histoire a vantés,
Ont été sans égard par la mort emportés ;
Romulus, Annibal, Darius, Alexandre,
Les Césars, les Catons ne sont qu'un peu de cendre,
Je vois qu'il me faudra subir le même sort,
Et je veux disposer de tout avant ma mort.
Mon corps, jadis l'objet de la risée publique,
Sera pendant deux jours gardé dans ma Boutique,
Et je laisse aux gardiens de ce triste dépôt,
Le soin de s'attirer un éternel repos.
Les deux jours expirés, que ma *Coterie* antique,
Messieurs les Savetiers, & tous gens à *Manique*,
Avant que de porter mon corps au Monument,
Lisent publiquement ce présent Testament.
Mon corps étant caché dans une étroite Bière,
Je veux que l'on l'enterre au bout du Cimetière :

Auprès de mon Tombeau deux cierges allumés,
Ne seront point éteints qu'ils ne soient consumés.
Le respect que l'on doit aux cadavres humains
Ne veut pas que l'on fouille en ces lieux souterreins,
Encor moins que l'on souffre un chien fouiller les fosses
Si tu en trouve un, il faut que tu le rosses ;
C'est à mon Fils ici que je tiens ce discours,
Lui qui seul des mortels me respecta toujours.
Je lui laisse un avis, pour toute récompense,
Il est très-salutaire, ou du moins je le pense ;
C'est d'éviter par-tout les objets séduisants,
Qui pour nous perdre tous ne sont que trop puissans.
Chacun, je crois, entends ce qu'ici je veux dire,
Je parle en général & ne veux pas médire,
Je dis donc clairement, sans personne nommer.
Qu'il y a des objets qu'on ne doit pas aimer ;
Si la Femme par sa malice
Fit tomber dans le précipice,
Adam & Salomon, & David & Samson,
Est-il quelque mortel qui puisse
S'assurer contre l'artifice
De ce funeste poison ?
Je ne veux pourtant pas que quand il aura l'âge
Qu'exige justement le parti du Mariage ;
Il dise sans raison, un éternel adieu
Au Sexe féminin, qu'il estime en ce lieu.
Je sais que ce pays lui en procure une *Sage*,
Qui peut le rendre heureux, du moins c'est son langage.
Ce que je prétends donc, c'est qu'il soit désormais
Beaucoup plus circonspect qu'il ne le fut jamais,
Et qu'il soit bon époux un jour s'il le doit être,
Toujours Sujet fidèle, & bon Pere & bon Maître,
Tels sont les sentimens & les prudens avis,
D'un Pere qui craint Dieu & qui chéri son Fils.

our vous, Messieurs, voyez dans tout mon inventaire,
;e qui peut vous servir ou ce qui peut vous plaire;
'ous savez que pour vous j'ai fait en temps & lieux
'out ce que pouvoit faire un ami précieux;
Messieurs les *Savetiers*, gens vraiment Vénérables
'autant que le besoin vous rends indispensables,
;herchez, vous trouverez dans mes anciens papiers
e secret deformer de solides Souliers,
ans tromper le Public, non plus que nos Confrères
Messieurs les Cordonniers un peu trop mercenaires,
}ui n us ont empêché d'employer d'autre cuir
}ue celui que déjà ils avoient fait servir.
'ous trouverez aussi dans mon vieux porte-feuille
es Secrets de notre Art qu'avec soin je recueille.
;e ne sont point ici des présents faits en l'air,
ls sont plus permanent que ne dure un éclair;
i vous venez à bout de les mettre en usage,
Jotre Métier sera plus brillant d'âge en âge.
A ma Femme je laisse un billet de cent francs,
}ue je tiens d'un fameux débitant d'Orléans,
'ai son nom par écrit, mais, âne de nature,
l est, je crois, réduit dans un noble Hôpital,
A vivre comme il peut, & avoir bien du mal.
A ma Fille j'ordonne en ce moment critique,
}ui me permet encor de parler de *Manique*,
}e ne prendre en mariage, ici non plus qu'ailleurs,
Jamais de Cordonniers, Savetier ni Tailleurs,
ls sont trop exposés, à Paris comme à Troyes,
A duper le Public dont l'argent est leurs proies.
l est rare que ceux de leur profession
Ne soient pas mis au rang...vous savez *le Dicton*.
Ainsi qui veut me croire, & passer pour brave homme
ra plutôt nuds pieds, de Paris jusqu'à Rome,

Que de s'allier à gens dont l'art trop dangéreux
Les expose souvent à des tours odieux.
Mais enfin, il me faut finir toute morale
Et distribuer à tous ma Boutique & ma Malle.
Premiérement je laisse à Jean Claque Sabot,
Ma Linote & sa Cage avec mon Escabot,
Sur lequel j'ai sans cesse, occupé sans relâche,
Eté toujours assis, pour ensignar au lâche,
Que pour manger du pain, il faut bien travailler,
Et qu'on ne doit jamais se faire tirailler,
comme font biên des gens que *paresse* domine,
Et qu'on voit au travail faire mauvaise mine.
Secondement je donne à mon cousin Lupié,
Ma Poix & mon Tranchet avec mon Tire-Pié.
Qu'il prenne aussi, s'il veut, mon fil & mes aiguilles,
Qui sont dans un grand Sac construit de peaux d'Anguilles.
A mon ami Bênet, je donne mon Baquet,
Afin que, quand le Vin l-i donne le hoquet,
Il puisse s'en servir.... du moins Margot, sa femme
Ne s'appercevra pas qu'il a souillé son ame,
Comme c'est sa coutume, avec des vieux Lurons,
Qui se font surnommer, *des pilliers de Bouchons*.
Troisièmement je laisse à mes amis antiques,
Mon Cuir, tous mes Souliers, & toutes mes Maniques,
Pour mon Frére Lapier, qui n'aime point l'ennui,
Je laisse de bon cœur ma Pipe & son étui.
Comme je ne veux pas causer de jalousie,
Le Linge à mes parens, ma Malle à mes amis,
Aux pauvres les habits que j'ai sans cesse mis
Depuis plus de trente ans que je suis en ménage.
En général tout ceux que j'eus dès mon bas-âge,

Femme aura ma Pie avec mon Perroquet,
savent bien tous deux imiter son caquet.
quatrième lieu, je donne à ma Cousine,
i, chez Monsieur Huriot, fait si bien la cuisine,
qui souvent eut soin par amitié pour moi,
me bien régaler, je lui donne de quoi
faire une Coëffure avec mes deux Manchettes
ii me rendoient si beau tous les grands jours de
Fêtes.
: veux aussi qu'elle ait tout mon bois à talons,
es épingles, mes cols, avec mes vieux haillons;
lle pourroit aussi emporter mes galoches,
'ous mes bonnets de nuit, chaussettes & banboches:
:ar cette créature, est, j'ose l'assurer,
Jne assez bonne Fille, si jamais d'en trouver
.l fut possible à l'homme; ainsi elle mérite
De recevoir de moi tout ce que j'ai d'élite:
Or, tout mon linge fin, & la clef du Cellier,
Est ce qu'aimoit le plus, moi, François Pipier,
Donc, en les lui laissant: je prouve que mon zèle
Est bien aussi parfait qu'il doit l'être pour elle.
Que les autres outils, Marteaux, & *Cetera*,
Soient très-exactement donnés au sieur Féra.
Enfin, voici, Messieurs, ma volonté dernière,
Volonté de celui qui finit sa carrière.
Je veux pour Epitaphe une pièce de Vers,
Qui fasse voir ici, même à tout l'Univers,
Que telle fut ma mort qu'avoit été ma vie,
Et qu'à suivre mes pas un chacun je convie;
Que l'on grave avec soin sur mon humble tombeau
Ce que l'on trouvera de plus grand, de plus beau;
Pour frapper les esprits & émouvoir les ames
De ceux qui craignent peu les éternelles flammes.

ÉPITAPHE.

Ci-gît Monsieur Pipier
Excellent Savetier,
Quoique beaucop bizarre
Il fut un homme rare,
Puisque de lui l'on croit
Que jamais ne dupoit.
Il disoit peu de chose,
En pensoit encor moins,
Mais son Epouse, Rose,
Semblable au Tic-tac des plus bruyans moulins,
Parloit toujours pour lui.
Cet homme sur l'appui
De Messieurs à *Manique.*
La bonne foi antique
Eut toujours sa vertu,
Ce chemin peu battu
Par Messieurs les Vénérables,
Fut pour lui des sentiers beaucoup plus agréables,
Que les larrons honteux
Que font les malheureux....
Pami ces respectables
Si quatre seulement
Sont pour lui charitables
Il sera très-content.

Qu'il prient Dieu pour lui; *Requiescat in pacé*,
n'en faut plus parlé.

L'ARRIVÉE
DU BRAVE
TOULOUSAIN,
ET LE DEVOIR
DES BRAVES COMPAGNONS
DE LA PETITE MANICLE.



A TROYES,
Chez GARNIER, Imprimeur-Libraire, Place
Saint-Jacques.

Avec Permission.

ARRIVÉE
DU BRAVE TOULOUSAIN.
PIED-TORTU.

HOnneur, Toulousain.

TOULOUSAIN.

Serviteur, Pied-Tortu.

PIED-TORTU.

D'où est la venue ?

TOULOUSAIN.

Elle est des Monts Pyrénées.

PIED-TORTU.

Est-ce un bon pays.

TOULOUSAIN.

Ne vois-tu pas que j'ai eu le gras des jambes mangés par les mouches, à cause de la chaleur du temps ? Et toi, Pied-Tortu, d'où est la venue ?

PIED-TORTU.

Elle est de Rouen.

TOULOUSAIN.

Qu'y a-t-il de nouveau ?

PIED-TORTU.

Les Clercs de Boîtes ont forcé Maître Jacques le Pêtre, ancien Juré du Corps de l'Etat, de remettre les Antiquités que nous possédons entre leurs mains !

TOULOUSAIN.

Quelles Antiquités possédons-nous ?

PIED-TORTU.

Nous avons la langue du Juif-Errant, la barbe du Bouc qui a été dans l'Arche de Noé, la Truelle du premier Maçon qui a travaillé à la Tour de Babylone : nous avons encore trois morceaux de

la muraille de la Pierre de Brûlé, la Fontaine de puanteur, la Pierre de Zigzag, le Tranchet d'éloquence; parbleu, notre état doit etre considéré : ne sommes-nous pas les premiers de la Ville? & souvent on nous cache derrière les portes. Allons boire pinte, & nous parlerons sur le devoir.

Le Devoir des braves Compagnons de la petite Manicle; de la manière qu'ils vivent par les champs, de peur que leur Sac ne soit mangé par les anciens.

TOULOUSAIN.

HOnneur, Maître & Compagnons, Savates & Savatissons, s'ils y sont.

PIED-TORTU.

Oui, pays, tout prêt à vous rendre le devoir; d'où est la venue?

TOULOUSAIN.

Elle est de Nantes en Nantois.

PIED-TORTU.

Chez qui avez-vous travaillé?

TOULOUSAIN.

C'est chez Maître Mathieu la grosse Patte.

PIED-TORTU.

Est-ce un brave Maître?

TOULOUSAIN.

Fort brave Maître.

PIED-TORTU.

Qu'avez-vous remarqué dans cette illustre & fameuse Boutique.

TOULOUSAIN.

A main droite, il y a trois Alènes épointées à manche de buis avec des viroles d'argent, & une vieille Forme mangée des vers; à main gauche, trois brochettes de la cage & la tête de la Linote que Maître Juif Errant apprenoit à siffler.

PIED-TORTU.

Entre dans la Boutique, dis le mot.

TOULOUSAIN.

Béni soit l'arbre qui a porté la Poix.

PIED-TORTU.

Vous êtes dans mon carosse: dites-moi, pays, que signifient les Jetons qui sont à notre Tablier?

TOULOUSAIN.

Ils signifient la Monnoie de Rolland le Vaillant, qui en a tué treize & quatorze d'un revers de Tire-pied, qui lui mangeoient les jambes à cause qu'il avoit les loups; lui seul eut été capable d'empoisonner le corps de l'Etat.

PIED-TORTU.

Dis-moi, pays, que signifie le Tranchet.

TOULOUSAIN.

Tranchet Royal, trempé par Maître Charles Besançon.

PIED-TORTU.

Que signifie l'Astic?

TOULOUSAIN.

C'est une des dents du cheval Bayard, par lequel est venu le commencement de la guerre, & par elle finira: il est encore vivant dans la forêt des Ardennes.

PIED-TORTU.

Dis-moi, pays, que signifie le Bacquet, Fontaine de toute science.

TOULOUSAIN.

Pendant que le cuir trempe, j'apprends ma Linotte à siffler les louanges du Corps de l'Etat.

PIED-TORTU.

Dis-moi, pays, que signifie l'Alène.

TOULOUSAIN.

L'Alène fretillante qui a travaillé aux Pantoufles du premier Moutardier de Dijon.

PIED-TORTU.

Maître, donnez-nous dix-huit deniers pour faire la débauche : il faut aller chez l'ancien Gouret : quel salut lui ferez-vous ?

TOULOUSAIN.

Je lui dirai, honneur pays, gardons la Savate du désordre du temps, allons vuider les pintes & les pots.

LETTRE

Du Sieur BELLE-ALESNE, à sa Maîtresse.

MADEMOISELLE,

SI le Ligneul de mes services avec l'Alène de ma bienveillance, & le charmant Tire-pied de mon bonheur pouvoient joindre par une amoureuse couture votre cœur au mien, je me croirois le

plus heureux Porte-Aumuche du monde ; mais le malheur de mon peu de mérite m'abîme presque dans le désespoir. Persuadez-vous que j'ai l'ame si outre-percée du clou de vos perfections, que jamais Alumelle ni Tranchet n'ont entré plus avant dans le meilleur & le plus franc Cuir roussi. Faites grace à un Amant transi, & employez en sa faveur l'entrepointe de votre tendresse, & moi je vous jure d'employer ma Forme, mes Soies & ma Manicle pour me guider à obtenir vos bonnes graces. Ne doutez pas que mon amour s'aiguise sur la Pierre à affiler de votre aimable maintien, où j'espere un jour ficher la Cheville de mes vœux. Mais si par la Poix de mon attachement je puis tenir ma Selle, je laisserai pour un temps ma Linote dans la cage d'amour : croyez, Mademoiselle, que toute mon ardeur sera d'employer mon Polissoir, afin de vous faire voir qu'un jour je serai gloire d'être pour vous Brelandier. Ce sont les vœux & les souhaits que je fais, pour être en quelque façon digne de me dire avec juste titre,

MADEMOISELLE,

Votre très-passionné & à jamais
Esclave & Orfévre en cuir,

BELLE-ALESNE.



RÉCIT VERITABLE

Et authentique de l'honnête Réception d'un Maître SAVETIER, *Careleur & Réparateur de la Chaussure humaine.*

L'ASPIRANT.

MESSIEURS, MESSEIGNEURS, pardonnez à mon ambition ; mais comme il a plut à Dieu me rendre capable de solliciter d'être reçu a Corps de l'Etat, aussi vous suppliai-je instamment avec tout le respect qui est dû à la dignité de vos Caractères, de m'incorporer en votre illustre & vénérable Corps, assurez-vous, Messieurs, & soyez persuadés que j'en soutiendrai la gloire & l'éclat avec toute l'ardeur imaginable.

L'ANCIEN.

Mon grand ami, nous louons votre zèle ; mais combien avez-vous d'années d'apprentissage ? car sachez que quand ce seroit un Grand de l'Etat, qui voudroit être reçu dans notre Métier, il faudroit absolument qu'il eut fait sept années d'Apprentissage, ou qu'il épousât une fille de Maître

L'ASPIRANT.

Messieurs, Messeigneurs, il n'y a pas justement sept ans que je m'instruis; mais outre qu'il y a plus de six ans que je travaille, j'ai été enseigné par un des plus habiles hommes de l'Europe : c'est en quoi je dois en quelque façon être dispensé de la rigueur de vos Statuts, & par l'avantage que j'ai d'avoir pour Mère la fille de Maître Crevin, qui est présentement député de la Communauté, & occupé à la poursuite de votre Procès contre les Maîtres des Basses œuvres, pour l'honneur & la préséance qu'ils osent vous disputer depuis quelque temps, & qui a quitté pour cela la Charge qu'il avoit de premier Coûtre d'honneur du Pain-béni de la Paroisse de Saint-Amant.

L'ANCIEN.

Vous avez de grands titres pour être refusé; mais notre Loi, sur le Chapitre *du Corps*, qu'elle nous prescrit est inviolable, & telle qu'elle mérite être la plus suivie, par la raison qu'elle apporte, que c'est pour s'acquitter plus exactement de la profession, vu la capacité consommée & vive force d'esprit inépuisable ; car quand il faut trouver dans un cuir de Barbarie vingt-quatre semelles & douze bouts, il faut que l'esprit travaille, & que cela parte de là.... Vous me semblez avoir lu cette science aux Statuts : cependant, afin que l'on ne nous puisse rien reprocher, & qu'on ne nous accuse pas d'avoir profané l'excellence de l'Art, en y admettant un Homme qu'on pour-

roit toujours en juger indigne, jusqu'à ce qu'il ait donné des preuves du contraire ; il est bon que vous fassiez votre Chef-d'œuvre.

L'ASPIRANT.

Messieurs, Messeigneurs, je vous prie très-humblement de ne vous pas mettre en cette espérance, qui ne serviroit qu'à m'éloigner pour quelques jours du bonheur où j'aspire : j'aime mieux qu'il m'en coûte quelque argent,

L'ANCIEN.

Combien avez-vous à mettre dans le Coffre du Métier ?

L'ASPIRANT.

Messieurs, Messeigneurs, je n'ai que cinquante écus.

L'ANCIEN.

Il faut deux cents livres.

L'ASPIRANT.

Messieurs, Messeigneurs, contentez-vous de cela.

L'ANCIEN.

Il faut mon grand ami.

L'ASPIRANT.

Messieurs, Messeigneurs, j'ai été laquais chez monsieur de l'Arcenal, un des grands de France, qui aura l'honneur de vous remercier de vos bontés pour moi.

L'ANCIEN *parlant aux* GARDES.

Ne ferons-nous rien en faveur de l'Arcenal, qui est un des grands de France.

LES GARDES.

Allons, allons, il mérite bien quelques égards.

L'ANCIEN.

Hé bien, à sa considération, on reçoit votre offre. Levez la main; ne jurez-vous pas d'observer exactement tous les Réglemens.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

De ne vous rencontrer jamais dans un repas sans vous enyvrer jusqu'à dégueuler par-tout; & emporter à votre maison quelque morceau de viande dans votre poche.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

De faire parler de vous dans la Ville à l'exemple de vos Confrères au moins deux fois la semaine.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

Et quand vous trouverez quelque Maître, qui commettra quelque faute, de lui répliquer qu'il ne sera jamais qu'un Maçon, ce métier étant au dessous de votre devoir pendant toute votre vie.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

D'enseigner fidèlement à ceux qui vous la demanderont la demeure la plus cachée des Gens les plus inconnus.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

De ne travailler jamais le Lundi.

L'ASPIRANT.

Je le rejure.

L'ANCIEN.

D'avoir trois Linotes & un Geai à siffler, & leur apprendre fidèlement.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

De vous informer curieusement de tout ce qui se passe chez vos Voisins.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

D'aller tous les Dimanches & Fêtes sur la Place, pour parler de la Guerre & des autres Affaires du temps.

L'ASPIRANT.

Je le jure.

L'ANCIEN.

Nous, ancien du métier, toujours Vénérable Savetier, Carleur & Réparateur de la Chaussûre humaine en cette Ville de Rouen, de l'avis & du consentement des Gardes assemblés en la manière accoutumée; nous recevons, admettons, établissons & faisons Maître Savetier, Careleur & Réparateur de la Chaussûre humaine en cette dite Ville, le Sieur MAXIMILIEN BELLE-ALESNE: *Car tel est notre bon plaisir*; pour en jouir aux Droits, Préséances, Dignités & Privilèges y attachés.

LES GARDES.

VIVAT, VIVAT, VIVAT.

L'ASPIRANT.

Je vous remercie, messieurs, messeigneurs; c'est une seconde naissance que vous venez de me donner: ma mère m'a donné la vie & mis au monde, il est vrai, mais vous m'avez fait maître Savetier, ce qui est bien autre chose.

L'ANCIEN.

mon grand Ami, il ne reste plus qu'à savoir de quelle Branche vous voulez être; car remarquez que nous en avons de trois sortes:

Primò. Les Urelus:
Secundò. Les Brelandiers.
Tertiò. Les Portes-Aumuches.

Les Urelus ont à leur devanteau une Virole de cuivre en forme de Jetton, & tiennent Boutiques en leurs maisons.

Les Brelandiers y ont un moule de Bouton, tiennent un Etal ou Brelan au coin d'une rue.

Les Portes-Aumuches y ont un petit morceau de cuir taillé en rond; & vont par les rues criant : à ces vieux souliers !

L'ASPIRANT.

Je desirerois être Porte-Aumuche.

L'ANCIEN.

Soit; prenez le Ton.

L'ASPIRANT.

A ces vieux Souliers.

L'ANCIEN.

Vous contrefaites la voix de maître Gaspard, qui a si bien conservé les droits de notre Métier; mesurez votre ton d'une Note.

L'ASPIRANT.

A ces vieux Souliers.

L'ANCIEN.

Vous prenez le ton de maître Albert; prenez plus haut.

L'ASPIRANT.

A ces vieux Souliers.

L'ANCIEN.

Vous y voilà, vous y voilà : gardez-vous bien de l'oublier. C'est de tout temps immémorial que nos Prédécesseurs ont sagement ordonné que l'on régleroit la voix de chaque Maître, pour éviter la confusion & les surprises qui pourroient arriver. L'on vous dégraderoit si vous changiez seulement d'une note ; allons, faites trois tours par la Ville, & donnez des Bouquets aux Maîtresses. Et quand vous passerez devant la Boutique, ou que vous rencontrerez quelques maîtres Urelus, quel salut ferez-vous ?

L'ASPIRANT.

Je lui dirai, bon jour, Maître.

L'ANCIEN.

Et aux Maîtres Brelandiers, que leur direz-vous ?

L'ASPIRANT.

Bon jour donc.

L'ANCIEN.

Et aux maîtres Portes-Aumuches ?

L'ASPIRANT.

Bon jour, Pays.

L'ANCIEN.

Où irons-nous faire la fête de votre Réception ?

L'ASPIRANT *à l'*ANCIEN *&* *aux* GARDES.

Messieurs, messeigneurs, Moreau met de la fiente de Pigeons dans son Vin ; Variquet y met de la colle de Poisson ; il n'est que d'aller en plein Cabaret : allons au Gaillard-bois.

Fin de la Réception.

APPROBATION.

J'Ai lu le présent Livret ; je crois qu'on en peut tolérer l'impression. A Troyes, le 29 mars 1731.

GROSLEY, *Avocat.*

PERMISSION.

PErmis d'imprimer. A Troyes, le 29 Mars 1731.

CAMUSAT.

FAMEUSE HARANGUE

FAITE

EN L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

DE

MESSIEURS, MESSEIGNEURS

LES SAVETIERS,

Sur le Mont de la Savate, le lundi d'après la saint Martin, par Monsieur Maître JEROSME PIEFRELIN, *dit Cul de Bré, ancien Carreleur, Ministre & Grand Orateur de l'Ordre, pour servir de défense à l'Etat, contre un libelle pretendu diffamatoire, sur l'honnête Réception d'un Maître Savetier, Carreleur & Réparateur de la Chaussure humaine, & sur-tout ce qui s'est fait & passé dans ladite Réception, entre l'Aspirant, les Gardes & l'Ancien desdits Maîtres.*

MESSIEURS, MESSEIGNEURS,

JE regarde aujourd'hui notre Etat dans l'abattement où je vois tous les Maîtres, comme un Soleil couvert de brouillards & de nuages, qui cause le chagrin de toute la Nature : mais je pré-

B

tends par la force de mon discernement, faire revivre l'éclat de cet Astre voilé, en dissipant toutes les obscurités & les ténèbres dont on a voulu ternir la gloire d'un Gouvernement aussi judicieux, aussi intègre & aussi constant que le nôtre.

Messieurs, *Messeigneurs*, à le bien considérer, quel tort nous a-t-on fait dans cet Ecrit que l'on a fait courir par les rues, sur la Réception du dernier maître, & dont vous êtes si fort alarmés, jusqu'à prendre à parti l'Imprimeur, comme d'un Libelle injurieux à notre Ordre ?

Avez-vous fait réflexion, comme moi, sur cet Ecrit ? Je n'y trouve rien d'outrageant, mais au contraire, tout est avantageux au Corps.

Le titre est : *Récit véritable & authentique de l'honnête Réception d'un Maître Savetier, Carreleur & Reparateur de la Chaussure humaine.*

Parcourons tous ces termes.

Réception véritable. Cela est donc constant.

Authentique. Cela est donc célèbre & glorieux.

De l'honnête Réception : Ce ne sont pas des coquins qui reçoivent, ou qui sont reçus.

D'un Maître : Ce n'est donc pas un Valet.

Savetier : A ce mot, messieurs, que le commun du peuple croit être vil & méprisable, une savante recherche en fera voir le contraire.

Savetier, diront quelques-uns, vient de Sabot, il faudroit donc dire Sabotier : laissons cela aux Rebelles du Languedoc & de la Beauce. Le Sabot ne se raccommode point, mais le Soulier & la Savate, il faudroit dire Soulétier. D'où vient donc ce beau Titre qui fait notre distinction & notre caractère. Le voulez-vous apprendre, Messieurs ? Ah !

ce mot vient de l'Hébreux & de la Judée : *Sabat*, en général, signifie circuit, cessation & repos.

Savetier ; est un Homme de paix & de repos, un Homme constant & inebranlable sur sa selle, un Homme muni de toutes parts contre les adversités, un Homme toujours attaché à son travail, un Homme qui regarde tout ce qui se passe dans les Etats & dans la Nature d'un œil de mépris & d'un cœur intrépide. De *Sabat*, Sabbatier & Sabate, c'est-à-dire, un cuir délaissé pour un temps & en repos, & par corruption de langue Savetier, & Savate. Quelle élévation & quelle excellence !

Carreleur, vient de carrelet, en latin, *Suppingere*, qui veut dire brunir, polir, peindre, orner, & embellir de vieux Souliers comme s'ils étoient neufs, & faire selon l'ancien Proverbe de Normandie : *D'un vieux Batel une neuve Galère.*

N'est-il pas permis dans tous les arts de polir, lustrer & enjoliver la marchandise avant que de la mettre en vente.

Réparateur ; qu'est-ce que ce mot peut avoir de choquant ? les Conservateurs des Etats, Royaumes & Empires, de la Paix, des Loix & de la Discipline ; n'ont-ils pas ambitionné ces Titres fameux dans leurs mausolées & leurs Trophées ? *Imperii Patriæ, Pacis & disciplinæ Restauratores.*

Réparer est presque autant que créer : hé ! que messieurs les Cordonniers ne fassent pas décomparaison avec Nous, & qu'ils ne tirent pas vanité de ce que se sont eux qui font les souliers, & que c'est nous autres qui les raccommodent, Nous faisons, messieurs, mille fois plus qu'eux : ces sortes

de gens font des Souliers ; mais ils coupent en plein draps, ils ont du cuir à choisir, rien ne les empêche de bien faire, il ne faut pas grand esprit quand la matière est toute prête pour mettre en œuvre. Mais pour nous, Messieurs, ah ! quand on met entre les mains d'un Maître un vieux Soulier crotté, tout tourné, tout usé, a moitié crêvé, sans rivet & sans empeigne, je voudrois bien voir un de ces Seigneurs Cordonniers, qui font tant les suffisans, par quel bout ils s'y prendroient. Hé ! ne sont-ils pas tous les jours, trop heureux, de venir à notre Ecole avant que de faire leurs Chefs-d'œuvre & leurs apprentissages. Un Maître habile, en deux coups de tranchet, vous enlève toute la boue, (merde y fut-elle,) il vous le retourne, le redresse, & le ramène si bien sur sa forme, & qu'il n'y paroît plus rien de son ancienne difformité, ce qui lui redonne aussi tôt son premier lustre & sa droiture légitime. N'est-ce pas comme la recréer & redonner l'être à une chose qui n'avoit presque plus de résistance ni de prise.

De la Chaussure humaine. Quelle prééminence pour nous sur les Maréchaux ! Ils sont Réparateurs, il est vrai, mais ce n'est que de la chaussure des ânes, des mulets, des chevaux & des cavales encore bien souvent reçoivent-ils pour paiement de leur salaire un bon coup de pied au milieu des jambes ou du ventre.

A quoi regarde-t-on plus un homme ? à deux choses, à la tête aux pieds. Quand on voit un chapeau bien reteint, on dit : ce chapeau-là n'est pas neuf mais il est bien repassé : quand on voit aussi un Soulier refait par la main d'un Maître, on dit ce

maître Carreleur remonte fort bien des Souliers, on diroit de loin qu'ils seroient neufs, ce qui fait voir que nous allons de pair avec messieurs les Chapelliers, ils tiennent le haut & nous le bas; mais qui est-ce qui soutient le haut? C'est nous qui servons comme de fondement & de base à messieurs les Chapelliers, les Chaussetiers, Tailleurs, les merciers & Lingères, & au reste des personnes qui sont occupées autour du corps humain, pour le revêtir, l'embellir, l'orner, le munir & le défendre des injures du temps & maladies; j'avancerai en passant, que de tous les bons offices que l'on rend à l'homme, il n'y en a pas de plus considérables & nécessaires que le nôtre pour la conservation des pieds; car qui a le pied mouillé, est susceptible de toutes sortes de maux, par le défaut d'un Soulier mal raccommodé, particulièrement les gouteux, ceux qui ont des cors aux pieds, & ceux qui sont affligés de rhumatismes & sciatiques; qu'enfin sans nous tout le monde est incapable de rien entreprendre de laborieux, de pénible ou d'utile à la République.

Venons maintenant à notre Aspirant, à nos Gardes, & à monsieur, monseigneur notre Ancien, dans la réception du nouveau maître.

Les civilités, les supplications & les sollicitations d'un Aspirant ne sont-elles pas nécessaires & absolues.

Est-il des termes plus doux? En conservant sa gravité vénérable, il loue son ardeur & son zèle, au lieu de rejetter sa demande. Il exige de l'Aspirant combien il a d'apprentissage; en peut-on disputer selon les Statuts en un Art aussi difficile & in-

dustrieux qu'est le nôtre ; car si l'on n'observoit les loix à la rigueur, notre travail deviendroit bientôt aussi honteux & aussi servile que les autres.

On demande un Chef-d'œuvre. Hé ! peut-on raccommoder comme il faut une paire de Souliers sans une espèce de merveille & de prodige.

L'Aspirant en veut être exempt : Il emploie le crédit, la faveur & l'argent, l'on doit avoir des égards pour certaines personnes qu'on n'a pas pour d'autres, particulièrement quand ce sont des Protecteurs & Conservateurs de l'Etat.

Quant à l'argent : Notre épargne & nos Finances sont entièrement épuisées depuis tous les Procès qu'il nous a fallu essuyer contre plusieurs Corps de métiers pour le repas & la préséance.

Pour le serment de fidélité : Rien de plus juste ; N'avons-nous pas une jurisdiction parmi nous, incontestable & authentique ?

L'Aspirant lève la main & jure de garder les Réglemens de l'Etat. Un mot à dire là-dessus.

1. Pour le Serment supposé par l'Auteur du Libelle de s'enivrer jusqu'à dégueuler dans les Compagnies, cela est bon pour les gens du néant, non pas pour d'honnêtes Bourgeois comme Nous, qui nous comportons toujours honnêtement dans les Caves & dans les Assemblées publiques, conformément à nos Ordonnances & Statuts.

2. *De faire parler de nous par la Ville* : Il est bon que l'Etat humilié de toutes parts se fasse connoître ; c'est pourquoi l'on impose la nécessité à chaque Maître de faire parler de lui de temps à autre, pour relever l'éclat & l'honneur de l'Ordre.

3. *De réprimer le Maître trouvé en faute &*

de l'appeler Maçon. Cela fait tenir les gens en devoir.

4. *D'enseigner fidellement la demeure cachée des gens les plus inconnus*. Cela est utile aux Particuliers & à l'Etat ; car par notre ministère on peut fort aisément découvrir les fripons & friponnes qui se voudroient dérober à la Justice.

5. *De ne travailler jamais le Lundi* : Celui-ci, Messieurs, est un des plus grands points qu'il faut que je traite plus au long.

Nous ne sommes pas comme un tas de canaille & gens de la lie du peuple, qui emploient les Dimanches & les Fêtes à s'aller promener & divertir aux Assemblées & aux Foires dans les Cabarets & Bourgades de la Campagne : pour nous nous sommes occupés saintement dès les deux heures du matin, pour avertir au son des cloches & des chants spirituels & harmonieux, les Maîtres & les Frères de nos Confrères ; ensuite tout le jour à servir dans les Eglises, tantôt en qualité de Coutres, de Sonneurs de Cloches, de donneurs de pain béni, & de loueurs de chaises ; nous prenons sur notre travail le Lundi, premier jour de la semaine, comme gens désintéressés, & hors du commun, pour nous divertir modestement entre Nous, & conférer ensemble, comme nous avons l'honneur de faire aujourd'hui, des affaires importantes de l'Etat de notre République.

6. *D'avoir trois Linottes & un Geai à siffler*. Que de trompeurs dans ce métier ! & qu'il est bien nécessaire qu'il y ait de nos Maîtres qui veuillent bien se donner la peine d'instruire avec fidélité ces petits oiseaux pour le divertissement des personnes

de qualité & des malades.

Tant qu'un Maître siffle la Linote, il ne médit de personne, il se tient assidu à son ouvrage, il n'a pas besoin de chercher ailleurs de quoi se recréer, deux tours de tête avec deux coups de sifflet, réveillent aussi-tôt son esprit, qui par la trop grande application à son travail, pourroit s'abattre & s'appesantir.

7. Quand à l'information des voisins, il y en peut avoir de deux sortes, l'une bonne & l'autre mauvaise; l'une pour avertir & obliger, & l'autre pour nuire & causer de la division & du désordre dans les Familles.

Nous déclarons, du consentement de Messieurs; Messeigneurs les anciens Gardes & Maîtres, que conformément aux Statuts, au Chap. *De inquisitione morum*, au Titre *Quoniam*, Paragr. *De Satoribus* : Nous rejettons, condamnons & abjurons celles qui se peuvent faire à mauvaise intention & par malice, comme indignes & injurieuses à l'honneur & la gloire de l'Etat. Au contraire, nous approuvons, recevons & admettons celles qui se font pour instruire les Maîtres & Maîtresses des désordres qui se passent en leur absence dans leurs Maisons; comme les collations, friandises, cajoleries; les enlèvemens de viande & de boissons, les subornemens de filles et changemens des enfans par les Nourrices, Fille-de-chambres, Serviteur & Servante; & voulons qu'incessamment il y soit pourvu par nos Gardes, Commis, Quêteurs, Contrôleurs & Commissaires à ce députés, soit de paroles, de signes & avis secrets, comme choses provisoires & importantes au bien des Familles.

8. D'*aller les Dimanches & Fêtes sur la Place parler de la Guerre & des affaires du temps.*

Il semble, Messieurs, que nous soyons des zéros en chiffre dans la République, & que nous ne fassions nombre qu'avec les autres. Qui est-ce pourtant, je vous prie, qui prend plus d'intérêt dans les Provinces, Royaumes & Empires ? Se passe-t-il quelque chose de désavantageux à une Flotte & une Bataille ? tous les Maîtres du corps sont aussi-tôt dans la consternation ; on les voit passer vîte dans les rues, le manteau sur le nez, s'ils en ont, ou les mains dans leurs poches, le chapeau enfoncé au-dessous du front les yeux baissés & la langue muette ; mais vient-il quelque chose de bon & de glorieux ? Ah ! vous voyez incontinent courir Messieurs, Messeigneurs les Maîtres aux chambres communes, & là étaler & conter tout à l'aise leurs nouvelles, en se donnant carrière du ventre & liberté de tout dire & tout faire ; c'est nous qui sommes les premiers aux Feux de joie ; c'est nous qui nous empressons pour sonner les cloches ; c'est nous qui allons avec chaleur allumer les fagots & lanternes, qui obligeons les Bourgeois, bon gré mal gré, à donner du bois & fermer les Boutiques ; c'est nous qui traînons le canon, qui dressons les feux d'artifice, qui présidons hautement à toutes les cérémonies publiques. Enfin, c'est nous qui au péril de mille coups de poing allons ramasser avec soin dans nos cruches & nos chapeaux le vin qui découle des fontaines & des Grottes, & qui en fournissent les feuillages & la matière. En un mot, c'est de nous que dépend principalement la tristesse & la joie des peuples.

En guerre, à qui nos Bourgeois ont-ils recours

qu'à un Maître Savetier pour monter leur garde ? En temps de paix, à qui donne-t-on la charge pour aller quérir un Chirurgien, un Médecin, un Apothicaire, une Nourrice ou une Sage-femme, qu'à un Maître Savetier : En un mot, nous sommes tout à tous, & tout le monde a besoin de nous. Il n'est donc plus question que de la réception du Maître entrant, & quel Ordre il veut être.

De tout temps immémorial, nous avons trois branches. La première, est de Nosseigneurs les Urelus ; la seconde de messieurs les Brelandiers, & la troisième des Sieurs maîtres Porte-Aumuches.

De tous les Etats, ces sortes de distinctions se sont faites : chaque branche a ses qualités, ses Titres, ses Excellences & prérogatives particulières.

Nosseigneurs les Urelus ou gens ayant pignon sur rue, domiciliés à leur aise, tenant maison & boutique, portent pour Armes deux Gueules & deux Tranchets d'argent en forme de chevron brisé, marqués au croissant à la face d'azur, chargés de deux bottes de soie de pourceau dor, & pour calque pierre ou gros creuset dans lequel on met tremper les savates, & une motte ou masse de brai d'où naissent plusieurs fils ou lignenls armés de leurs soies, pour des tenailles, & pour marteau à fond de sable, une peau de mouton goudronnée, revêtue en dedans de sa laine, pour réchauffer l'estomac des anciens maîtres, armés de deux courroies de cuir, & au bout, une pirouette de cuivre, qui fait le Collier de l'Ordre.

Messieurs les Brelandiers, portent de sable à Brelands d'argent, chargés de vieilles Savates de sable, & pour casque un abat-vent garni de ses peinture

& verroux, & pour supporter des formes.

Les Sieurs Porte-Aumuches, portent d'argent à deux vieux Souliers & une Pantoufle de sable, les talons de gueule à face d'azur, chargés de trois poches pleines de Savates d'argent; pour casque, deux formes en équerre, pour support deux os à la moëlle, qui servent à polir la marchandise; leur manteau & une redoublée en forme de capuchon qui embrasse tout le corps de l'Ecusson.

Quand au ton différent du cri & de la voix; qui ne sait que c'est l'ordre & l'usage de notre Capitale, & que cette Ville, *ad instar* de cette célèbre Université, doit suivre exactement cette Régle & distinctions dans les cadances & dans les différens tons de la voix, en crians: *à ces vieux Souliers, à ces vieux Chapeaux*? & que chacun doit tenir sa partie dans cette musique publique, pour le moins aussi harmonieuse & aussi juste que dans les fameux Concerts & Opéra du Royaume.

Les marques nobles de l'Etat, que nos anciens Pères Latins appeloient, *Caracteres insignia*, ne sont pas moins à considérer: les Chevaliers, les Ordres & les Etats observent cela. Aussi qu'on ne se raille pas de la pirouette de cuivre, de corne, au bout de cuir au devant du manteau de Messieurs, messeigneurs les maîtres: cela est de tout temps; cela nous plaît, nous n'avons rien à rendre compte à personne: *Sic voluere Patres.*

Le salut est commun à tous; mais il ne se rend pas également à tous. Cette façon de parler, *Bon jour Maître*, est aussi ancienne que le mot de *savetier*, se tire des Hébreux. *Ave Rabby*. Permettez-moi de vous dire que nous faisons ici abs-

traction de tout ce qui regarde l'Ecriture sainte, pour laquelle on doit toujours conserver le respect qui lui est dû. Ces deux mots en général selon cette Langue, voulant autant dire selon les Rabbins, que *Bon jour, monsieur*, êtes plusieurs & savans en toutes sortes de sciences ; car ce mot est dérivé de *Rabbin* qui signifie *multum*, c'est à dire beaucoup.

Ainsi quand on dira à un de messieurs, messeigneurs les Urelus, *Bon jour, monsieur*, cela fait entendre par ce *Bon jour* qu'on présente à ce Seigneur, on reconnoît que lui seul vaut autant que mi le ; qu'il est capable de remplir toutes sortes d'emplois & de fonctions.

Bon jour donc à messieurs les Brelandiers est plus familier, & joint tout d'un coup les principes avec la conséquence ; parce qu'ils se rencontrent plus souvent au coin des carrefours.

Et *Bon jour* aux maîtres Porte-Aumuches, se dit en passant comme gens pressés : parce que ces Seigneurs n'ont pas leurs Dépêches pressantes & la multitude de leurs affa res.

CONCLUSION DU DISCOURS.

PAr toutes ces raisons convaincantes & péremptoires, qui ne voit qu'il ne falloit pas tant déclamer contre cet écrit, qui ne fait par son nuage que faire éclater davantage notre triomphe & notre gloire.

Mais, Messieurs, Messeigneurs, je ne puis pas finir dans une assemblée aussi solemnelle que la nôtre, sans faire des plaintes considérables à tous les mes-

tres du Corps. J'ai ordre de Messieurs, Messeigneurs les Gardes & Anciens, sur la Remontrance faite par les maîtres Porte-Aumuches, de vous remontrer qu'il se passe de grands désordres dans l'Etat, faute d'avoir soin d'observer les Loix & de tenir la main pour faire exécuter les anciens Statuts, Réglemens & Ordonnances.

Autrefois chaque maître, comme messieurs les Etaminiers, Orféyres, Drapiers & autres Ouvriers de conséquence, où la matière, le travail & l'industrie sont à considérer, l'on étoit obligé de mettre son Estampe & sa marque sur chaque Soulier qu'on avoit raccommodé, pour faire une juste & nette distinction des ouvrages de l'un de l'autre, on prenoit soin de l'appliquer au bout de la semelle, en défaut du talon, comme en lieu moins susceptible de la boue & moins sujet à être usé & effacé : tout est présentement en confusion, personne ne peut discerner à qui est l'ouvrage.

C'est ce qui me fait demander qu'incessamment il soit enjoint à messieurs les maîtres de l'Art, de choisir telles Armes, Estampes, Cachets ou Chiffres qu'ils souhaiteront, outre ceux de la branche, qu'ils seront tenus de faire graver double avant l'an prochain, à peine d'amende, & en apporter un le premier Lundi de ladite année, pour mettre au Coffre du métier, Armes, Cachets, Estampes ou Chiffres seront enregistrés Archives de l'Etat : Que lesdits maîtres seront tenus, pour éviter la confusion, de les appliquer audit lieu ci-dessus marqué sur tous les ouvrages raccommodé. Que la visite en soit faite de temps en temps, & qu'il y ait une amende considérable pour ceux qui se trou-

veront avoir manqué à leur devoir & à l'obéissance. J'ai dit : c'est à quoi je conclus.

Délibération de Messieurs, messeigneurs les Anciens & les Gardes, avec les remerciemens & les Gratifications de tout le Corps.

MOnsieur, monseigneur, maître Jérôme Piéfrelin, Chevalier, Seigneur de Cul le Bré, l'Etat dès-à-présent vous a noblit, vous élève & vous constitue au premier rang de l'Ordre; vous recevez pour marque le Colier, & vous porterez pour Armes d'argent, deux Godets, l'un chargé de gueules, & l'autre de sable, qui sont les couleurs ordinaires dont on peint les talons & les bords des semelles, savoir le rouge & le noir : en face, deux Maniques de sable à fond d'or, support deux bois à cheviller, & pour casque une cage dans laquelle il y aura une Linotte.

Monsieur, monseigneur, assurément vous avez surpris tous ces Seigneurs, messieurs les maîtres. Qui l'auroit pu croire ! par un seul discours conçu en si peu de mots, rehausser si noblement la dignité de l'Etat qui sembloit si vil & abaissé.

Allez, monsieur, le maître, la Compagnie est fort satisfaite, & vous est extrêmement obligée. Pour reconnoissance, l'Assemblée a été d'avis de vous ennoblir, comme elle fait de ce jour, & vous reconnoîtra toujours pour tel : vos Enfans seront mariés aux-dépens de la République, comme nos anciens Héros & Conseillers de Rome; car il ne faut pas douter qu'il y eût des Savetiers comme des Laboureurs. On vous dressera comme aux Orateurs

de l'Etat, des Colonnes, des Trophées & des mausolées : on fera aux dépens du Public vos funérailles, & chaque maître sera cottisé dans votre maladie, pour empêcher de vous envoyer à l'hôpital. Vivez heureux, & régnez toujours parmi Nous comme un Héros des plus illustres de notre Ordre.

Faisant droit au reste sur vos demandes, après mûre délibération faite avec tous messieurs, messeigneurs les maîtres.

NOUS, Seigneurs & maîtres Souverains en ce cas, Juges compétens & Plénipotentiaires de la Police, Gouvernement & Régularité de notre République secrète.

Voulons, enjoignons & commandons que chacun de Nous, sans aucune exception ni faveur, renouvelle & garde fidellement les anciens Statuts & Réglemens de l'Etat; spécialement qu'on marque de ses Armes, Cachets, Chiffres ou Estampes, tout soulier qu'on rechaussera, remontera, & où l'on fera quelque réparation considérable, sous peine de trois sols & un double pour les refusans ou délinquans, avec confiscation de leurs marchandises, & permis à messieurs les Gardes d'en faire la visite, et d'en être crus à leur simple ressert ou serment.

Ordonnons que, pour maintenir et conserver l'honneur et la gloire de l'Etat, chaque maître Urelus que Brelaudiers sera obligé d'avoir imprimé en sa Boutique ou Etal la présente Harangue : Il est enjoint à messieurs les Porte-Aumuches, de la tenir toute prête dans leurs poches, pour la montrer aussi-tôt à tous ceux qui voudroient ternir

la réputation inaccessible de notre Gouvernement secret et de notre Empire.

VOULONS et entendons, que Messieurs les Gardes en charge tiennent la main à l'exécution des Présentes, et qu'ils en rendent un fidèle et loyal compte aux premières Assemblées des Lundis du mois, à peine d'en répondre en leur propre et privé nom, solidairement pour le tout, et d'être démis honteusement de leur Commission. Soit signifié de parole verbale pour éviter la Formule et Contrôle à tous les maîtres de l'Art, par le Doyen des Clercs servant à l'Etat à ce qu'ils n'en ignorent, et ayent à exécuter les présentes. Fait en l'Assemblée générale tenue au mont de la Savato.

Signé des douze anciens Gardes et de tout le reste du corps avec paraphe : Apposé le Sceaux de l'ordre en poix noire, deux Alènes et deux Tranchets en sautoir, avec une Savatte arborée par dessus.

APPROBATION.

J'Ai lu le présent Livret ; je crois qu'on en peut tolérer l'impression. A Troyes, le 29 Mars 1732.

GROSLEY, Avocat.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer : A Troyes, le 27 Mars 1731.

CAMUSAT.

LE MAGNIFIQUE

ET SUPERLICOQUENTIEUX

FESTIN,

Fait à Messieurs, Messeigneurs, les Vénérables Savetiers, Carleurs & Réparateurs de la Chaussure humaine.

Par le sieur MAXIMILIEN BELLE-ALESNE, Nouveau reçu & aggrégé au Corps de l'Etat.

Avec la liste de tous les Régales, Services de Table, Mets, Desserts & Préparatifs du Festin.

Et la Réjouissance, les Danses, & autres divertissemens de l'illustre Compagnie.

Le Nouveau reçu à l'Ancien & aux Gardes.

CONSIDERANT, Messieurs, Messeigneurs, les grandes obligations que je vous ai, d'avoir eu tant de bonté pour moi, que de me recevoir dans votre Illustre Corps, sans même m'avoir fait faire Chef-d'œuvre, ce qui est une grace toute particulière, & qui ne s'accorde qu'aux Fils de Maîtres qui ont le plus rendu de services à votre Compagnie, je prends donc la liberté de vous prier,

avec vous tous vos Messieurs, messeigneurs les ANCIENS GARDES, & autres vénérables & discrètes personnes qui composent le Corps de l'Etat, à un petit Banquet, indigne toutefois du mérite de vos Personnes, lequel je ferai préparer, s'il vous plaît, pour demain.

L'ANCIEN.

Nous voyons bien, mon ami, que nous n'avons pas obligé un ingrat; car vous vous y prenez de la bonne manière : aussi nous avons eu de la considération pour l'Arsenal, l'un des grands de France & de qui vous avez porté les couleurs. mais, mon grand Ami, avez-vous fait choix du lieu où vous devez régaler la Compagnie, car il est question d'avertir dès ce soir : c'est la coutume ordinaire qu'on observe? il y a divers Hôtels de bonne chère, & du moins que le lieu ne soit suspect à personne : par exemple, où l'on n'ait pas laissé manteaux, Tabliers, Tenailles, Formes, Tire-pieds, manicles, Aumuches, ou autres gages, faute de monnoie pour payer l'écot. Exceptez-en aussi la Cave aux miracles, à cause du bruit qui s'y passa dernièrement; trois de nos confrères y firent le diable à quatre, & où leurs femmes furent mal reçues allans quérir leurs maris. La chose est encore trop nouvelle & trop fraîche.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, Messeigneurs, l'Hôtel sera où il vous plaira : Voulez-vous le Petit Chien marin? nous y aurons du meilleur.

L'ANCIEN.

Je vous crois, mais le lieu ne nous plaît pas.

LE NOUVEAU REÇU.

Le Bachus, la Galère, la Salamandre, le Gaillard-Bois, la Syrène, la Chèvre, l'Espérance, le Signe de la Croix, la Bastille, la Nouvelle France, la Barbe, la Perle, tout cela ne dit-il mot? allons donc chez le grand Traiteur.

L'ANCIEN & les GARDES *retroussant leurs chapeaux.*

Mon grand ami, c'est bien dit, à un écu soixante sols moins par tête, on y peut être bien traité, & on y boit à la glace à juste prix, si on veut, quand on est trop échauffé dans son harnois.

LE NOUVEAU REÇU.

A demain donc, Messieurs, Messeigneurs, entre cinq & onze de grand matin, s'il plaît à vos Révérences. Je m'en vais cependant donner ordre aux apprêts, & convier Messieurs, Messeigneurs les anciens Gardes, Messeigneurs les Urelus, Messieurs les Brelandiers & Porte-Aumuches, enfin tous les Confrères du Corps de l'Etat : après avoir porté des Bouquets aux Maîtresses, que je prierai d'honorer de leur présence l'illustre compagnie.

L'ANCIEN.

Vous êtes civil & honnête au-delà de tout ce qu'on peut dire.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, Messeigneurs, je ne fais que mon devoir.

L'ANCIEN.

A demain donc, au lieu & à l'heure dite.



LISTE DES METS, ET RAGOUTS, & Préparatifs du Festin.

LE NOUVEAU REÇU *au* TRAITEUR.

ÇA, monsieur & madame, nous régalerez-vous céans, de la bonne manière. Nous sommes un nombre assez considérable, & gens qui ne se mouchent pas sur la manche; il va d'un passe-maître qui ne veut rien épargner. Nous ne sommes pas moins de huit ou neuf cents qui ne manquent pas d'appétit. Pour l'argent ne vous en mettez pas en peine, vous serez payé comptant, & en telle monnoie qu'il vous plaira; en cabrioles, gambades, monnoie de singe, & autres espèces de cours et de bon aloi, le tout de poids.

LE TRAITEUR.

Monsieur, avec les gens d'honneur on ne perd jamais rien : tout est à votre service, moi et ma femme aussi.

LA TRAITEUSE.

Vous me faites trop d'honneur, mon mari, d'offrir mon service à de si honnêtes gens.

LE NOUVEAU REÇU.

Oui, madame, nous ne sommes pas de ces gens

du commun, de ces Jean de Nivelle, Jean de Glayes, Jean Potages, Jean de Vert, Jean Farines, Jean le Linger, Jean l'Epicier, Jean des Vignes, et une infinité d'autres. Enfin nous sommes du Corps de l'Etat si fameux et si renommé dans le Royaume.

LE TRAITEUR.

Ah ! monsieur, du Corps de l'Etat ! Que d'honneur vous me faites ! Car j'ai toujours oui parler du Corps de l'Etat, et il est souvent sur le tapis. Entrez, s'il vous plaît, dans l'appartement, et voyez.

LE NOUVEAU REÇU.

Coci, couci, votre haute-lice n'est pas neuve, vos chaises ne sont pas endossées de nouveau : surtout, madame, donnez-nous du beau linge ; car tout le Corps de l'Etat en est fort curieux. Que nous donnerez-vous à manger ? Du moins trois cents bassins de soupe aux navets, d'un pied et demi de bord.

LE TRAITEUR.

Voulez-vous une liste d'un honnête Service ? J'en ai un tout prêt. Voyez, monsieur

LE NOUVEAU REÇU.

Voilà monseigneur L'ANCIEN, et messieurs les GARDES qui passent par bonheur, je vais les faire venir pour avoir leur avis ; messieurs, mes-

seigneurs, vous plaît-il d'entendre la liste des mets que monsieur le Traiteur nous veut servir?

L'ANCIEN.

Vous êtes trop zélé pour le Corps, de nous fai[re] les arbitres du Festin.

LE NOUVEAU REÇU.

Le devoir du nouveau maître ne demand[e pas] moins, messieurs, messeigneurs : car chacun [a ses] goûts et ses appétits.

L'ANCIEN.

Puisque vous êtes si condescendant au g[ré de la] Compagnie, et que vous avez tant d'égard [à traiter] le Corps de l'Etat, lisez-nous votre liste, [monsieur] le Traiteur.

LE TRAITEUR.

Trois cents plats bassins de soupes au[x navets,] bien mitonnée, à un pied et demi de bor[d, comme] monsieur l'a demandé.

L'ANCIEN.

Bon, j'aime bien la soupe : cela ne v[a pas mal;] trois pour un Bassin.

Quarante-huit douzaines de freſſures de veau, avec foies et poumons, pour premier plat d'entrée de table, et ſur le tout la ſauce d'un jaune d'œuf.

Item. Pour entre-mets ſoixante et quatorze plats de coquecigrues, tant du Levant que du Ponent, paſſées au chaud-lard.

Item. Cent Corneilles émantelées au bec doré.

Item. Quatre-vingt flaſques de lard coupées par tranches et miſes à la grillade, parſemées d'un liard trois deniers de muſcade, de cloux quatre-vingt, et gingembre battus enſemble.

Item. A l'entrée de table, ſoixante et dix estomacs d'Autruches, lardées de Romarin le tout fond en bouche.

Item. A Cinquante douzaine de pieds de bœuf à la vinaigrette, avec autant de quintaux de moutarde de Dijon.

Item. Deux cents douzaines d'Hirondelles, avec jus de prunes ſèches.

Item. Cent cinquante plats d'Amphibie, à la ſauce Huguenote.

Item. Cinquante-huit accolades de Buffles marins, aſſorties de ſoucis et patience, avec Huile vierge de cotres et vinaigre de ſureau.

Item. Quatoze biſques de queues de Singes ſaleés.

Item. Un ſervice entier de rognons de citrons, aſſortis de jus de citrouilles.

Item. Vingt-quatre baſſins de crépuſcules du matin et du ſoir, farcies de châtaignes, avec brides à Vénus.

Item. Soixante et quinze assiettes de langues de mouches fumées, et lardées de loups marins.

Item. Trente langues d'aspics, lardées de corne de cerf, couvertes de rouelles de même.

Item. Quatre douzaines d'Epigrammes pointues, à la sauce verte.

Item. Dix-huit bisques d'oreilles de canard sauvages, avec des andouilles farcies de crottes de brebis.

Item. Une douzaine et demie de crocodilles engobelinés.

Item. Vingt-huit muselières d'ânes sauvages grillés, avec jus de citron.

Item. Vingt-deux plats bassins de vesses-de loup, fricassées au beurre fris, autant de salé.

Item. Vingt tables de Loups cerviers, à la persillade.

Item. Six douzaines de cuisses de Licornes, au chaud lard.

Item. Vingt-deux fricassées de Mauviette assorties de faucons à l'échalotte.

Item. Huit douzaines de tortues de ventre bleu, à l'eau rose.

Item. Trois douzaines d'assiettes d'Etoiles fixes avec marmelades.

Fin du premier service.

LE DESSERT.

Vingt-cinq douzaines de bassins de poires d'angoisses & d'étranguillon.

Item. Autant de Tartes de crottes de civette, avec raisins de Corinthe.

Item. Cinquante plats de carpes virolières, et d'amandes laitées.

Item. Pour les dames et femmes de ces messieurs chacun sa boëte de confiture, autant de sèches et liquides, assorties de dragées de frimats et de gresils, des meilleures de l'hiver.

Item. Soizante-quatre bassins de gelées de Décembre et Janvier de la présente année.

Item. Vingt douzaines de Corbeilles de pommes d'Adam, qui prennent au gosier quand on s'étrangle.

Item. Trois rangs de bassins de mennets, et autant de branle-gais.

L'ANCIEN.

Notre cher ami le Traiteur, vous êtes un homme de grand régal, je vois bien que vous traitez souvent les Grands dans la rareté ou l'abondance, et j'admire la diversité de vos mets; mais pour le vin, nous ne disons mot.

LE TRAITEUR.

Assurez-vous que vous ne boirez pas ici de forçat ou de Piscantine, mais du meilleur de la Cave;

J'en perçai hier un tonneau ; ce n'est pas du vin à deux oreilles, et qui donne dans le taupet ; il ne s'en faut pas plaindre.

L'ANCIEN *aux* GARDES.

Messieurs, arrêtons-nous ici notre âne ? S'il y fait bon, pourquoi ailleurs ?

LES GARDES *à* L'ANCIEN.

C'est tout dire, nous ne pouvons être mieux; le bon visage de l'Hôte & de la belle Hôtesse, ont je ne sais quoi qui attire les gens.

L'ANCIEN,

Il est nécessaire de faire un rôle de ceux qu'on doit appeler demain, & d'y envoyer le clerc, surtout, n'oublions la Violette & son père, ce sont les arcs-boutans du Corps de l'Etat, maître Gaspard, qui a si bien soutenu nos droits à la barbe de tout le monde ; maître Pirouette, Christophe Grosceul, Nicolas Tuyau, Thomas Cul-de-bré, Denis Barbe-verte, qui ont toujours coutume d'assister aux chefs-d'œuvres & aux affaires de la plus grande importance du Corps de l'Etat : le bon homme Tobie, qui a toujours mené si bonne vie, & tant qu'il vivra bonne vie menera.

LES GARDES.

Et pour jeunes maîtres, n'aurons-nous pas Messieurs Gribouilles, Groin, la Planche, Balaffre, Belle-avaloir, Saffre-dents, Boudin, Baudin, Rude-en-sauce.

L'ANCIEN.

Ce seroit pécher que de les oublier ; ce sont les plus affectionnés du Corps, & qui en soutiennent le mieux l'honneur & les prérogatives.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, messeigneurs, j'aurai le soin de les faire appeler, & de leur marquer le lieu pour s'y trouver demain.

L'ANCIEN *au* NOUVEAU REÇU.

Ce n'est pas tout, mon ami, après la panse vient la danse ; pensez un peu aux vielles, violons, guitares, mandores, haut-bois, flûtes douces, & autres instrumens de musique.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, messeigneurs, la grande bande, si vous le souhaitez.

L'ANCIEN.

Ce n'est pas mal penser; car à présent St.-Aignan & le bois Guillaume ne disent mot, la Mivoie garde le silence, Sotteville & Griffel ont perdu leur joie, Demeral a le bras mort, le mont-aux-malades ne rit plus, la grande bande donc suppléera au défaut. Mon ami, il nous faut ce petit divertissement, car aussi bien aurons-nous les Dames, qui ne manqueront pas de danser de la bonne sorte.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, messeigneurs; il ne sera pas hors de propos de dresser un théâtre à quatre chœurs: l'un à l'entrée de table, l'autre pendant le dîner, le troisième pour le dessert, & le quatrième pour les Dames & pour la Jeunesse.

L'ANCIEN.

Ce n'est pas comme Piéfrelin, qui, nous ayant promis monts & vaux, nous faisoit espérer un grand régal à la Croix verte, & là fallut dîner chacun sur notre bourse; il fallut bien mieux laisser des gages suffisans, et comme nous en sommes toujours bien garnis, on les accepta. Aussi l'avons-nous bien biffé du rôle, et retranché des honneurs qu'il auroit reçu dans notre Corps de l'Etat. Allez, vous serez toujours considéré comme un des premiers Porse-Aumuches, et vous tiendrez un jour le rang parmi les arelandiers.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, messeigneurs, en attendant demain, entrons dans la salle, et prenons-y un petit déjeûné. J'ai aussi bien quelque chose à vous communiquer qui me regarde, et qui n'est pas de peu d'importance.

L'ANCIEN *parlant aux* GARDES.

Entrons, messieurs, ne disons mot ; nous avons dans nos mouchoirs De quoi faire ripaille; le traiteur voudra bien nous mettre la nappe, sans lui communiquer rien de notre fait.

LES GARDES.

Ce n'est pas mal avisé ; aussi bien je crois que nous ne sommes pas chargés d'argent plus l'un que l'autre, et notre ami, le nouveau reçu, en sera quitte pour quatre ou cinq pots de poiré, à deux carolus le pot.

LE NOUVEAU REÇU.

Messieurs, messeigneurs, ce m'est trop d'honneur, une vingtaine s'il le faut, mon Aumuche et mon tablier tout neuf sont des gages suffisans pour nous tirer d'un tel écôt, outre que j'ai encore une invalid et une pièce sapée.

Fin du magnifique Festin.

APPROBATION.

J'Ai lu le présent Livret ; je crois qu'on en peut tolérer l'impressian. A *Troyes*, le 29 mars 1731.

GROSLEY, Avocat.

PERMISSION.

PErmis d'imprimer. A *Troyes*, le 29 mars 1731.

CAMUSAT.

